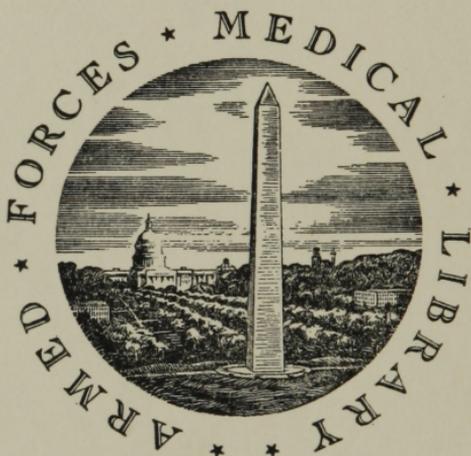


UNITED STATES OF AMERICA



FOUNDED 1836

WASHINGTON, D.C.

Dup 1

HISTOIRE

SUCCINCTE

DE LA FIÈVRE MALIGNE

QUI A RÉGNÉ DERNIÈREMENT A PHILADELPHIE,

SUIVI

D'un Récit des mesures prises dans différentes parties des Etats Unis, au sujet de cette maladie.

PAR MATHEW CAREY.



PHILADELPHIE.

Imprimé par PARENT pour l'Auteur.

HISTOIRE

DE LA

ROYAUME DE FRANCE

Par M. de ...

Paris

chez ...

M. de ...

chez ...

A LA SOCIÉTÉ PHILOSOPHIQUE

AMÉRICAINE.

MESSIEURS,

C'est avec les égards qui vous sont dus que je prends la liberté de vous dédier l'ouvrage suivant, dans lequel je me suis efforcé de donner une relation aussi fidelle qu'il est possible, du fléau cruel que nous venons d'éprouver.

Je suis avec estime,

MESSIEURS,

Votre obéissant et humble
Serviteur,

MATHEW CAREY.

ÉTAT DE PENNSILVANIE.

Il est à savoir (L. S.) que le trentième jour de novembre, la dix-huitième année de l'indépendance des États-Unis de l'Amérique, Mathew Carey, de cet Etat, a déposé dans ce bureau le manuscrit d'un livre dont il demande le privilège comme Auteur, lequel ouvrage a pour titre :

« Histoire succincte de la fièvre maligne qui a régné dernièrement à Philadelphie, suivie d'un Récit des mesures prises dans différentes parties des Etats-Unis au sujet de cette maladie, par Mathew Carey ». En conformité de l'acte du Congrès des États-Unis, intitulé : « Acte pour encourager les Belles-Lettres, en assurant le droit de faire imprimer les Cartes terrestres et marines, et livres, aux auteurs et propriétaires de ces ouvrages, pendant le tems mentionné audit Acte.

SAMUEL CALDWEL, Secrétaire
de l'Etat de Pensilvanie.

P R É F A C E

De la première Edition.

Philadelphie, 14 Novembre 1793.

L'ACCUEIL favorable fait à l'histoire imparfaite de la fièvre, que j'ai dernièrement publié, et le desir particulier de quelques uns de mes amis, m'ont engagé à en entreprendre une beaucoup plus satisfaisante, en recueillant, tandis que les faits sont récents, autant d'événemens les plus intéressans que je pouvais, pour l'instruction du public.

Je ne me suis pas attaché aux embellissemens ou ornemens du style ; mais j'ai essayé simplement de rendre des faits exacts dans des expressions qui le fussent aussi. J'ai pris toutes les précautions pour arriver à la vérité, et j'espère qu'on ne trouvera pas dans cette relation, des erreurs nombreuses.

J'ai à offrir la justification suivante sur le plan peu régulier de quelques parties de cette brochure ; plusieurs faits et réflexions vers la fin, qui auraient été mieux placées dans le commencement, ne se sont présentés que lorsque quelques-unes des premières demi-feuilles étaient non seulement écrites, mais imprimées. Je n'ai eu le choix, en conséquence, que de les passer sous silence ou de les placer sans ordre. J'ai préféré le dernier parti.

Plusieurs des faits compris dans cet ouvrage, ont été le fruit de mes propres observations. Quant aux autres, j'ai été soigneux de les recueillir de toutes les personnes dignes de foi qui en étaient instruites.

Jaloux de rendre cette relation correcte et complète, je n'ai imprimé qu'un petit nombre d'exemplaires de la présente Edition : je serai très reconnaissant envers les personnes qui auront la bonté de me désigner les erreurs qui doivent être corrigées, et les faits qui peuvent être ajoutés à une nouvelle Edition que je me propose de mettre sous-presse dans très peu de tems, et qui, je l'espère, sera trouvée plus étendue que celle-ci.

P R E F A C E

De la seconde Edition.

23 Novembre 1793.

LORSQUE j'ai publié la première Édition de cette brochure, mon intention était de l'augmenter beaucoup pour une seconde, et de lui donner une nouvelle ordonnance, de sorte qu'il y eut une liaison entre plusieurs de ses parties qui sont extrêmement décousues. Mais son prompt débit, et les demandes de nouveaux exemplaires, m'ont mis dans l'impossibilité, pour le présent, de ne rien faire que des corrections que quelques amis ont eu la complaisance de m'indiquer.

Dans le récit des mesures qui ont été prises au sujet de la maladie, dans tout le Continent, j'ai supprimé une grande partie des réflexions sévères qui m'avaient été inspirées; par la raison que dans de pareilles circonstances, nous aurions peut-être été aussi durs. Et que c'est un service peu obligeant que de perpétuer des animosités. Elles prennent aisément naissance, mais elles ne s'éteignent qu'avec le tems et avec difficulté. Il faut donc (surtout lorsque nous nous considérons dans le miroir de la nature humaine) non-seulement oublier, mais même pardonner, s'il est possible, tous les traitemens désagréables que nos citoyens ont éprouvés.

J'ai entendu plus d'une personne prétendre que le récit des faits révoltans qui se sont passés à Philadelphie, peignent le caractère du peuple sous un point de vue peu favorable. Si cela est, ce n'est pas ma faute. Je suis persuadé que je n'ai pas exagéré les choses. Mais je ne conçois pas que ce récit ait pu produire cet effet, car il serait aussi injuste que peu judicieux, de juger du caractère des habitans de Philadelphie par des faits passés dans un tems d'épouvante et de crainte, où la douce charité qui lie la société, était éteinte par le désir de sa propre conservation, de manière à imprimer

une infamie éternelle sur une nation, pour des atrocités commises dans des tems de troubles, ou toutes les passions violemment excitées, poussaient à des actes de cruautés et de férocité.

P R É F A C E

De la troisième Edition.

30 Novembre 1793.

CET ouvrage est mis devant le public pour la troisième fois, et pour ainsi dire dans une forme nouvelle. Je l'ai réduit dans un plan aussi méthodique qu'il m'a été possible, mais pas autant que je l'aurais désiré, et que le lecteur aurait pu l'attendre. Le seul mérite auquel je prétende dans cet écrit, c'est d'avoir eu de bonnes intentions. Si après une lecture réfléchie, l'homme vrai m'accorde ce mérite, je serai satisfait de voir l'exécution censurée avec toute la sévérité dont la critique est capable. Cependant je prends la liberté d'informer le lecteur qu'il y a ce jour un mois, que j'ai commencé à écrire cette relation. Je sais que la briéveté du tems employé, ne justifie pas un mauvais ouvrage, mais il peut en quelque manière atténuer les défauts d'un ouvrage passable.

Il y a eu plusieurs objections faites contre des parties de cet écrit. J'ai changé la plupart de ces endroits. Je ne me suis pas arrêté à quelques objections fondées sur l'opinion de personnes absolument contraires à ma manière de voir. Car jusqu'à ce que ma raison soit convaincue, je ne puis changer mon opinion pour celle de qui que ce soit.

Je reconnais avoir de grandes obligations aux personnes qui ont eu la bonté de me procurer des faits pour enrichir et compléter cet ouvrage. Je les prie de me continuer leurs bons offices ; et si la faveur publique exige une quatrième Édition, j'ajouterai tout ce qui pourra m'être communiqué dans

l'intervalle, autrement je publierais séparément ce qui pourra être digne des regards du public.

P R É F A C E

De la quatrième Edition.

16 Janvier 1794.

Le degré extraordinaire de faveur que cet ouvrage a éprouvé, m'a inspiré les sentimens de la plus vive reconnaissance. Comme le seul retour en mon pouvoir, j'ai fait tous mes efforts dans chacune des Éditions successives, pour prouver ces sentimens.

Dans le nombre des victimes de cette dernière calamité, il y a beaucoup d'étrangers, parmi lesquels il y en a probablement quelques uns dont le décès a fait tomber leurs successions à des héritiers éloignés. Il était donc d'une grande importance d'augmenter et de perfectionner la liste des décédés, et de remédier à l'extrême inexactitude des réponses des sacristains; j'ai employé des personnes pour parcourir la ville et les faubourgs, et s'informer dans chaque maison, sans exception, des noms et états des morts. Le caractère désobligeant des uns, et la crainte des autres qu'on ne fit un mauvais usage de l'information qu'ils auraient pu donner, ont frustré dans plusieurs cas mon attente. Quelqu'imparfaite que soit la liste, telle qu'elle est, j'espère qu'elle sera trouvée utile pour lever des doutes inquiétans, et annoncer aux personnes des différens pays, la triste nouvelle du décès de leurs parens, que sans ce moyen de communication, il leur aurait été difficile, si non impossible, d'apprendre dans plusieurs années d'ici.

J'ai ajouté à l'Édition actuelle, une courte relation de la peste de Londres et de celle de Marseille. Le lecteur en les comparant, sera surpris de la similitude extraordinaire qui existe entre plusieurs des principaux et des plus importans faits qui se sont passés dans ces deux villes, et les événemens des mois de septembre et octobre 1793 à Philadelphie.

COURT RECIT, &c.

CHAPITRE I.

Situation de Philadelphie avant que la fièvre maligne s'y soit manifestée—avec quelques observations sur les suites de ce fléau.

AVANT d'entrer en considération de cette maladie, il peut n'être hors de propos d'offrir quelques remarques préliminaires sur la situation de Philadelphie avant la naissance de ce fléau, remarques qui jetteront du jour sur quelqu'unes des circonstances dont il fera question dans le cours de ce recit.

Pendant un tems considerable, les manufactures, le trafic, et le commerce de cette ville, se sont augmentés et étendus avec une grande rapidité. Depuis l'époque de l'adoption du gouvernement fédéral, tems auquel l'Amérique était réduite au dernier degré d'épuisement, ce pays est devenu de jour en jour plus florissant. La confiance, autrefois bannie, se rétablit universellement. Les propriétés de tout genre haussèrent de prix, et quelqu'unes s'élevèrent au de là de leur valeur réelle : et dans une révolution de peu d'années, l'Amérique présente le spectacle intéressant d'une contrée nouvelle sous une forme de gouvernement récemment adoptée, sortant d'un état qui tenait de près à l'anarchie, et acquérant tout le nerf et toute la stabilité des pays les mieux régis et les plus anciens.

Philadelphie participa dans un éminent degré, à cette prospérité qui faisait renaître les espérances presque éteintes de quatre millions d'hommes. La quantité de maisons neuves, bâties dans un stile ingénieux et élégant, dans presque toutes les rues, embellirent la ville, en même

tems qu'elles contribuèrent à son agrandissement. Sa population s'augmenta prodigieusement. Les loyers de maisons s'élevèrent à un prix excessif, et dans beaucoup de circonstances il furent doubles, et quelquefois triples de ce qu'ils avaient été un ou deux ans auparavant ; et comme cela arrive ordinairement quand une ville augmente en prospérité, les loyers excéderent de beaucoup l'accroissement réel du commerce. Le nombre de ceux qui avaient besoin de maisons étant plus considérable, que celui des maisons à louer, les uns encherirent sur les autres ; et les affaires furent dans une telle situation, que plusieurs persons avec un cours de commerce assez raisonnable, pouvaient à peine payer leur loyers, et ne travaillaient véritablement que pour les propriétaires des maisons qu'ils occupaient.* Le luxe qui accompagne ordinairement, et peut-être inévitablement, la prospérité, fit des progrès très alarmans pour ceux qui savent combien la vertu, la liberté, et le bonheur d'une nation, dependent de sa sobriété et de sa temperance.

Beaucoup de nos citoyens ont été, pendant quelque tems dans l'habitude imprudente, de regler leur dependances, sur des speculations faites dans ces instances de confiance, où toutes les probabilités sont prises pour des certitudes, et non sur leurs profits actuels, ou sur leurs revenus. Le nombre de carosses, de cabriolets et chaises que se sont donnés naguere, des personnes d'une condition ordinaire, est à peine croiable. Pour ne point entrer dans un detail minucieux, il suffira de remarquer, que l'extravagance sous différentes formes, a par degrés exclu les manières unies et franches de la ville. Et quoique ce ferait une presumption de tenter de lire dans les decrets du ciel, néanmoins peu de personnes, je crois, nieront que quelque evenement ne fut nécessaire pour humilier l'orgueil de cette cité qui était livrée à tous les excès de la prodigalité et de la dissipation.

Cependant depuis Novembre 1792, jusqu'à la fin de Juin dernier, les affaires furent très entravés. L'établisse-

* La gêne produit par la cherté des loyers, est peut être la seule exception à faire sur l'observation générale de l'état florissant de Philadelphie.

ment de la Banque de Pensilvanie, qui ne fut qu'ébauché, pendant la plus grande partie de ce tems, arrêta la circulation d'une quantité considérable d'espèces, dans les deux autres banques, ce qui mit les obstacles à presque toutes les espèces de négociations commerciales; à cela on doit ajouter les difficultés résultantes de plusieurs banqueroutes arrivées en Angleterre, qui jetterent dans l'embarras plusieurs de nos principaux négocians. Durant cette période, on éprouva des difficultés qu'on avait jamais connues dans cette ville* Mais en Juillet, le commencement des opérations de la banque de Pensilvanie, dirigé sur les principes les plus généraux et les plus étendus, remit les affaires dans une bonne situation. Tout le monde regarda comme vraisemblable que l'automne verrait donner la plus grande extension au commerce. Mais combien les perspectives des hommes ont peu de durée! Combien les projets fondés sur les apparences terrestres sont incertains! Toutes ces espérances flatteuses s'évanouirent comme un songe.

En Juillet, arriverent les infortunés fugitifs du Cap-Français. A cette occasion la bienfaisance des habitans de Philadelphie, se déploya d'une manière digne d'éloges. Près de 12000 gourdes furent recueillies, en peu de tems, pour leur soulagement. Hélas! bien peu d'entre les nombreux bienfaiteurs, alors dans une situation aisée, pensèrent que dans quelques semaines, ils laisseraient leurs femmes, et leurs enfans à la merci de la charité publique, comme cela est malheureusement arrivé. Exemple terrible des prompts et instructives vicissitudes de ce monde passager.

Vers ce tems, ce fleau destructeur, la fièvre maligne, se glissait parmi nous, et coupait dans leur tige les plus belles fleurs que l'imagination peut se représenter. Hélas, quel contraste affreux elle a fait naître! Beaucoup

* C'est avec plaisir que je saisis cette occasion, de déclarer que la conduite généreuse de la banque des Etats-Unis, dans ce tems d'épreuves, a sauvé plusieurs personnes méritantes et industrieuses, de leur ruine totale. Jamais un semblable établissement ne se conduisit sur un plan meilleur et plus prudent, que celui qui fut adopté par la banque en cette circonstance.

de femmes alors dans le fein de l'aifance et du contentement, font actuellement privées de leurs epoux chers, chargées d'une famille nombreufe à foutenir, et incapables de remplir la tâche auffi difficile. Beaucoup d'orphelins font fans parens pour les nourir et les proteger. Beaucoup des familles entières font peries—" et n'ont laiffé aucun rejetton après elle."—Plusieurs de nos principales maifons de commerce fe font totalement diffoutes, par le decès des parties intereffées, et leurs affaires fe font trouvées en confequence fi derangées, que les pertes et les malheurs qui s'en fuivront, font incalculables. Pendant quelques femaines, les protefts des billets excéderent tout ce qu'on avoit vû precedemment ; par la raifon que la plus grande partie des negocians et marchands ayant quitté la ville, ils fe trouverent, par la ftagnation des affaires, et par le manque de leurs refources esperées, dans l'impoifibilité de rien amaffer pour le payment, et leurs billets furent proteftés à l'echeance.*

J'efpere qu'on me pardonnera ces observations preliminaires. Je vais actuellement commencer le triste fujet que j'ai entrepris de traiter. Puiffais-je remplir cette tâche à la fatisfaction de mes lecteurs, et leur presenter un recit exact du plus terrible fleau que l'Amérique eft jamais éprouvé. Au premier coup-d'œil, il paraît que Philadelphie feul a été frappé de cette calamité, mais fes effets fe font etendus dans prefque toutes les parties de l'union. Plusieurs cantons du Jerfey, de la Delaware, du Maryland, de la Virginie, de Carolines du Sud et du Nord, de la Georgie, et des etabliffemens reculés de la Pensilvanie tirent ce que leur eft neceffaire, fi non entièrement, du moins principalement, de Philadelphie, qui eft auffi le marché où ils portent leurs productions. Excluf de cette ville par la maladie, les marchands de ces differens endroits chercherent d'autres

* La banque des Etats-Unis prit, le 15 Octobre, un arrêté qui autorifait le caffier à renouveler les billets quand les mêmes tireurs et endosseurs feraient offerts, et qui declarait que les billets ne feraient point proteftés quand les endosseurs s'obligeraient par écrit, de la même manière que dans le cas du proteft.

marchés qui n'étant point préparés à ce furcroit de demandes, se trouverent insuffisans ; et la chaleur des ventes fit que les prix augmentèrent excessivement. Ces marchands furent en outre dans les lieux où leur crédit n'était pas établi, et dans plusieurs cas ils furent obligés de payer d'avance. Enfin, plusieurs entre eux n'ayant point d'occasion pour envoyer leurs denrées au marché, les laissèrent en conséquence invendues. C'est pourquoi les affaires languirent dans plusieurs parties de l'union, de fort que en ne considérant que du côté du commerce, les effets de la maladie dont il est question, on peut dire, que le choc qu'elle a causé s'est fait ressentir jusqu'aux extrémités les plus éloignées de l'union.

CHAPITRE II.

Simptômes. Légère esquisse du mode de traitement.

“ LES simptômes qui caractérisaient le premier période de la fièvre, étaient, dans un grand nombre de cas, après un frisson de quelque durée, un pouls vif et tendu—beaucoup de chaleur à la peau—mal à la tête, des douleurs aux reins et dans les membres—le visage bouffi—les yeux enflammés—la langue humide—un sentiment oppressif et douloureux à l'estomac, particulièrement lorsqu'on presse dessus cette partie—des maux de cœur fréquens, des crachemens avec envie de vomir, sans rien rejeter, excepté les derniers alimens pris—de la constipation &c. Et quand les selles étaient procurées, la première présentait généralement un vice de la bile, ou une obstruction à son entrée dans les intestins. Mais les fortes purgations détruisaient ordinairement cette apparence.

“ Ces simptômes continuaient communément avec plus ou moins de violence depuis un jusqu'à trois, quatre, ou même cinq jours ; et quand ils diminuaient graduellement, ils laissaient le malade exempt de toute douleur, mais dans une débilité générale. Mais quand

les symptômes fébriles disparaissaient tout-à-coup, ils étaient immédiatement suivis d'une couleur jaune dans la cornée opaque, ou le blanc des yeux—d'une opresion croissante à la région précordiale.—Le malade éprouvait de fréquentes envies de vomir tout ce qu'il prenait, et se faisait beaucoup d'efforts, accompagnés d'un son rauque et cassé.

“ Si ces symptômes paraissaient toujours avec la même violence, ils étaient quelquefois accompagnés d'un vomissement d'une matière semblable à du café moulu dans sa couleur et dans sa consistance, communément appelé le vomissement noir, ou ils étaient suivis d'hémorragies au nez, au pharynx, aux gencives, et à quelqu'autres parties du corps—d'une couleur pourprée tirant sur le jaune, de signes de putridité sur tout le corps, du hocquet, d'agitations, de soupirs longs et plaintifs, d'un délire lethargique, et finalement de la mort. Quand la maladie se terminait par le décès, s'était généralement entre le cinquième et le huitième jour.

“ Telle était la marche la plus commune de cette terrible maladie dans ses différens périodes. Cependant, il existait des variations considérables dans les symptômes aussi bien que dans la durée des périodes, suivant la constitution et le temperament du malade, l'état de l'atmosphère, et le mode du traitement, &c.

“ Dans quelques cas, les signes de putridité paraissaient au commencement ou avant la fin du troisième jour. Alors le vomissement noir, qui était généralement un symptôme mortel, et la jaunisse universelle paraissaient de bonne heure. Dans ces cas aussi un délire obscur et une grande prostration de forces étaient les symptômes constants, et la lethargie venait très promptement.

“ Dans quelques autres cas, les symptômes semblaient plutôt provenir du genre nerveux que du caractère inflammatoire. Dans ces cas, la couleur hictérique des yeux et de la peau, et le vomissement noir étaient plus rares. Mais dans presque tous les cas, particulièrement après que les nuits furent devenues sensiblement plus fraîches, tous les symptômes indiquaient une violente irritation, et une diathèse inflammatoire. Alors la peau était toujours sèche, et les remissions presque insensibles.

“ Cependant les symptômes fébriles, comme il a été déjà observé, ou disparaissaient dans le troisieme, quatrieme, ou cinquieme jour, et alors le malade recouvrait la santé; ou etaient bientôt suivis par des symptômes differens, mais bien plus dangereux, par la debilité, un pouls profond, une peau froide, (qui prenait une teinte bazannée mêlée de pourpre) le vomissement noir, les hemorrhagies, le hoquet, l’anxiété, l’insomnie, la lethargie, &c. Plusieurs malades qui avaient survécu au huitieme jour, et qui paraissaient hors de danger, moururent subitement par suite d’une hemorrhagie.”*

Cette maladie étant nouvelle pour presque tous nos medecins, il n’est pas étonnant, qu’il y aye eu des opinions si divisées sur le mode de traitement convenable, et même sur le nom propre à cette maladie. Le docteur Rush a avoué, avec une candeur qui lui fait honneur, que, dans le commencement, il s’était tellement mepris sur la nature de cette maladie, que dans ses premiers essais, ayant employé des medecines douces, composées de sels, pour purger ses malades, ils moururent tous. Alors il fit usage du traitement adopté dans les îles, savoir, du quinquina, du vin, du laudanum, et des bains froids, et sur quatre malades en perdit trois.—Après quoi il eut recours à de fortes purgations de calomel et de jalap, et à la saignée, dont il se servit avec un singulier succès.

Plusieurs personnes attribuent l’honneur du premier essai du mercure dans cette maladie, aux docteurs Hodge et Carlson, qui, dit on, l’ont employé huit jours avant le docteur Rush. Je ne pretends rien decider sur ce point. Mais qui que ce soit qui le premier a fait usage du mercure, il est certain, qu’il a été très efficace, et qu’il a sauvé plusieurs malades. J’ai cependant connu quelques personnes, qui, j’ai tout lieu de le croire, ont été sacrifiées à la grande reputation de ce remède; parceque dans beaucoup de cas, il a été administré à des personnes qui etaient anterieurement d’un faible temperament, et qui etaient tombés dans une prompte dissolution.

* Je dois la description que je viens de donner des symptômes de cette fièvre à l’amitié du docteur Currie, les ayant extraits de sa lettre au docteur Senter.

J'ai appris d'une manière authentique, que, les demandes de purgations de calomel et de jalap, avaient été si multipliées que quelques apothecaires avaient été dans l'impossibilité de meler chaque dose en détail, mais avaient melé une grande quantité de chacune de ces drogues, dans les proportions ordonnées ; et qu'ensuite ils avaient divisé ce melange en doses, de fort qu'il était arrivé souvent, qu'un malade avait pris une plus grande quantité de calomel, et un autre de jalap, que les medecins ne voulaient. On sent aisement toutes les consequences fatales qui ont resulté de cette conduite.

Un particulier plein de connaissances, qui s'est très distingué par les soins qu'il a donné à des personnes attaquées de cette maladie, dit, qu'elle était ordinairement accompagnée de constipation ; et qu'à moins que cette constipation ne cessât dans les premières douze heures, il n'avait vu personne en rechapper ; qu'au contraire, peu étaient morts de ceux chez qui les fortes purgations avaient operé dans ce tems.

La saignée a produit de très grands effets dans tous les cas, où il n'y avait pas de putridité. La quantité de sang tirée dans beaucoup de circonstances a été vraiment extraordinaire. Le docteur Griffiths fut saigné sept fois dans cinq jours, et attribue à cela sa guerison. On tira au docteur Mease jusqu'à soixante deux onces de sang, dans cinq jours, ce qui le retablit, quoiqu'il fut au dernier periode de la maladie. Plusieurs autres ont été saignés encore davantage, et se portent actuellement aussi bien que jamais.

Les docteurs Rush et Wistar parlent très favorablement des effets salutaires de l'air froid, et des boissons froides. Ce dernier dit, qu'il a reçu plus d'avantages de l'air froid que de tout autre remède. Etant en délire, et souffrant beaucoup, il a été placé entre une fenêtre et une porte, la première desquelles était ouverte. Le vent ayant changé, devint plus froid, et souffla directement sur lui. Les effets qu'il produisit furent si avantageux que le malade revint bientôt de son délire—ses douleurs le quitterent—dans une heure il recouvra entièrement sa raison—et sa fièvre s'abbattit.

Un citoyen respectable qui a eu lui-même la fièvre,

et qui en a observé les effets sur onze personnes de sa famille qui ont été guéries, m'a rapporté que, changer le malade de vetemens et le transporter d'une chambre chaude dans une autre un peu plus froide, apportait le changement le plus extraordinaire et le plus favorable, dans son pouls et dans sa raison.

CHAPITRE III.

*Première alarme à Philadelphie.—Fuite de ses habitans.
Les administrateurs des pauvres sont accablés de travaux.*

IL se passa quelque tems avant que la maladie fixât l'attention publique. Dans cet intervalle, elle enleva beaucoup de monde. La mort de Pierre Aston, arrivée le 19 Août, après quelques jours de maladie, fut la première qui devint l'objet des conversations générales. Celle de madame le Maigre, le jour suivant, celle de Thomas Miller, le 25 du même mois, et celle de quelques autres personnes, après une courte maladie, répandirent une terreur universelle.

On commença à fuir de Philadelphie le 25 ou 26 de ce mois; et l'épouvante fut si grande, que pendant quelques semaines, les charrettes, chariots, carrosses et chaifes furent constamment employés à transporter les familles et les meubles à la campagne dans toutes les directions. Beaucoup de personnes fermerent entièrement leurs maisons, d'autres y laisserent des domestiques pour en prendre soin. Dès-lors, le commerce devint extrêmement languissant. Les artisans et les artistes demeurèrent sans occupation; et les rues presenterent le tableau du deuil et de la tristesse.

Le premier avis officiel de cette maladie fut donné le 22 Août; ce jour le maire de Philadelphie, Mathew Clarkson, esq. écrivit aux commissaires de la ville, et après les avoir instruit de la situation publique, il leur donna les ordres le plus pressans de faire débarrasser et nettoyer les rues, et de faire enlever toutes les boues

immédiatement. Ces ordres furent repetés le 27, et de semblables furent donnés aux inspecteurs du marché.

Le 26 du même mois, le college de medecine tint une assemblée, dans laquelle il porta son attention sur la nature de cette maladie, et sur les moyens de la prevenir et de la guerir. Il publia une adresse aux citoyens, signée de son president et de son secretaire, dans laquelle il leur recommandait d'éviter toute communication non necessaire avec ceux qui étaient attaqués de la maladie; de mettre des marques sur les fenêtrés et portes des maisons où étaient ces derniers; d'avoir grande attention de tenir les chambres des malades propres et aérées; d'établir un hôpital aux environs de la ville pour les recevoir; d'empêcher de sonner les cloches; de faire porter en terre les morts sur des voitures aussi secretement que faire se pourrait; de faire nettoyer exactement les rues et les quais; d'éviter toutes fatigues du corps ou de l'esprit; de ne point se tenir ou s'asseoir au soleil, ou en plein air; de s'habiller d'une maniere convenable à la situation du tems, et de se couvrir plutôt de vêtemens chauds que de vêtemens legers; d'éviter l'intemperance, et d'user avec moderation des liqueurs fermentées telles que vin, biere et cidre. Le college de medecine y declarait pareillement son opinion sur les feux allumés dans les rues, qu'il regardait comme très-dangereux et inefficaces pour arrêter les progrès de la fièvre, et faisait dependre plutôt cet effet de la poudre à canon brulée. Il y ajoutait qu'il était très-avantageux de faire usage du vinaigre et du camphre, surtout dans les appartemens infectés, et que les personnes qui soignaient les malades ne pouvaient trop en porter dans leurs mouchoirs, ou dans des flacons d'odeurs.

En conséquence de cette adresse, les cloches ne sonnerent plus dès cet instant. L'utilité de cette mesure était evidente; car les cloches ayant sonné auparavant presque tout le jour, avaient effrayé ceux qui étaient en fanté, et precipité au tombeau des malades, par la seule influence d'une imagination frappée. On avait repandu l'idée que les feux faits dans les rues auraient la propriété de purifier l'air et d'arrêter les progrès de la maladie. Le peuple allumait, en conséquence, presque

chaque nuit, de grands feux aux coins des rues. Le 29, le maire, conformément au sentiment du college de medecine, publia une proclamation pour defendre cette pratique. Plusieurs imaginerent de lui substituer le feu du canon, pensant que c'était un moyen certain pour prevenir la maladie. Cela fut poussé si loin, et exposait à un tel danger, que cet usage fut defendu par une ordonnance du maire.

Le 29, le gouverneur de cet Etat ecrivit une lettre au maire, dans laquelle il lui representait la necessité de prendre des mesures vigoureuses et decisives, " pour prevenir l'accroissement du fleau et le detruire." Il y desirait de voir mettre à execution les differens moyens indiqués par le college de medecine. Le même jour, dans son adresse à la legislature, il l'informait qu'une maladie contagieuse regnait dans la ville, et qu'il avait pris toutes les mesures pour s'assurer de son origine, de sa nature, et de son etendue. Il l'assurait egalement que l'officier de santé, et le medecin du port, prendraient toutes les precautions pour calmer et detruire l'inquietude du public.

Le nombre des malades croissant journellement, et l'existence d'un ordre contre l'admission dans la maison de charité de toutes personnes attaquées d'une maladie contagieuse, empêchant ceux-ci d'y trouver un asile,* l'etablissement d'un hôpital temporaire devint indispensable; et trois administrateurs des pauvres prirent, vers le 26 d'Août, possession du cirque, dans lequel M. Ricketts avait fait precedemment ses exercices equestres, comme etant le seul endroit qu'ils pouvaient se procurer alors pour cet etablissement. La, furent transportées sept personnes attaquées de la maladie, et elles y resterent, pendant quelque tems, exposées au grand air, et

* A cette époque, le nombre des pauvres dans la maison de charité était de 3 à 400; et les directeurs craignant que la maladie contagieuse ne se glissât parmi eux, mirent à execution cet ordre qui avait été fait long-tems auparavant. Mais cependant, ils secoururent les malades contagieux de tout l'argent qui était dans leur caisse, et leur fournirent des lits, couvertures, &c.

fans aucune assistance.* Un de ces malades se traîna sur le terrain communal, où il expira à quelque distance des maisons. Deux autres moururent dans le cirque : le corps de l'un d'eux fut enlevé à propos, et celui de l'autre resta dans un état de putrefaction, pendant près de quarante-huit heures, à cause de la difficulté qu'il y avait de se procurer quelqu'un pour le transporter. A cette occasion, une servante donna un exemple de courage dont peu d'hommes auraient été capables en ce tems. Le charretier qui à la fin s'était engagé à transporter ce corps, n'ayant personne pour l'aider, et n'étant pas capable de mettre seul le cadavre dans la bierre, était sur le point d'abandonner son entreprise, et de se retirer. Cette fille l'ayant apperçu, et voyant les difficultés qu'il éprouvait, lui offrit ses services, à condition qu'il n'en dirait rien à la famille qu'elle servait. † En conséquence, elle lui aida à mettre dans le cercueil ce corps qui était déjà livré aux vers, et dans l'état de putrefaction la plus repoussante. C'est avec plaisir que j'ajoute que cette fille est encore existante, malgré cet exploit hazardeux.

Les habitans des environs du Cirque prirent l'allarme, et menacerent de brûler ou de détruire ce bâtiment, si on n'en sortait pas les malades ; et ils auraient, je crois, mis cette menace à execution, si on avait tardé un jour de plus à descendre à leur desir.

Le 27, sept des administrateurs des pauvres eurent une conférence avec quelques-uns des magistrats au sujet de cette fièvre, dans laquelle on reconnut l'indispensable nécessité de trouver une maison propre à servir d'hôpital, dans les environs de la ville, pour recevoir les pauvres attaqués de cette maladie.

En conséquence, sur le soir du même jour, les administrateurs des pauvres convinrent de plusieurs résolutions, savoir : de faire les derniers efforts pour se procurer une maison, ainsi qu'il a été dit plus haut, (hors

* Les gages les plus considérables furent offerts pour avoir des hospitalières, sans qu'on ait pu s'en procurer.

† Si cette famille avait été instruite de ce fait, cette fille aurait été renvoyée sur le champ.

de la ville, mais le plus près possible, sans compromettre la sûreté des habitans,) pour servir d'hôpital, et y recevoir les pauvres qui étaient ou seraient affligés de la fièvre contagieuse, et qui étaient dénués de tous autres moyens pour se procurer les choses nécessaires à leur traitement ; d'engager les médecins, hospitalières et garde-malades, à réunir tous les moyens de secours dans cette maison ; de choisir, dans chaque district, des personnes pour s'enquérir de tous pauvres atteints de la maladie, pour leur administrer des secours dans leur propre maison, ou bien les faire transporter à l'hôpital, si cela était nécessaire. Ils se réservèrent, en même tems, la liberté de tirer sur le maire pour telles sommes qu'il faudrait pour mettre leurs plans à exécution.

Conformément à ces résolutions, un comité d'administrateurs fut nommé pour faire la recherche d'une maison convenable, et après l'examen requis, on jugea qu'une maison adjacente à Bush-Hill, (la maison de campagne de William Hamilton, esq.) était très-propre pour ce dessein. Ce particulier était alors absent, et n'avait pas de représentans en ville ; mais la grande urgence du cas n'admettant pas de délai, huit des administrateurs, accompagnés de Hilary Baker, esq. un des quarteniers de la ville, avec l'agrément du gouverneur, se transporterent, le 31 d'Août, à la maison qu'ils avaient en vue : et après avoir éprouvé quelque opposition de la part du locataire qui l'occupait, ils prirent possession de Bush-Hill, et le soir même y envoyèrent les quatre malades qui étaient au cirque.

Bientôt après, les administrateurs des pauvres de cette ville, excepté Jacques Wilson, Jacob Tomkins jeune, et Guillaume Sanson, cessèrent d'exercer leurs charges, presque tous étant sortis de la ville. Avant cette vacance de leurs offices, ils prirent la résolution de n'admettre aucun pauvre que ce fût dans la maison de charité, pendant la durée de la maladie.* Tout le soin des pauvres

* La raison de cet ordre était que plusieurs pauvres qui avaient été admis précédemment, dans l'hôpital de charité, sur des certificats de médecins, qui attestaient qu'ils n'étaient pas atteints de la maladie, en étaient cependant morts dans cette maison.

de cette ville, soit pour pourvoir à Bush-Hill, soit pour y faire transporter les malades, soit pour faire enterrer les morts, roula par-conséquent sur les trois administrateurs dont il a été parlé.

CHAPITRE IV.

Désespoir général.—Scènes deplorables.—Aspect terrible de la nature humaine.—Noble contraste.

LA consternation du peuple de Philadelphie fut portée, à cette époque, au-delà de toutes les bornes. La crainte et l'épouvante étaient gravées sur presque tous les visages. La plus grande partie de ceux qui avaient des moyens s'enfuirent de la ville. Parmi ceux qui restèrent, plusieurs se renfermèrent dans leurs maisons, et craignirent de paraître dans les rues. La fumée du tabac étant regardée comme un préservatif, beaucoup de personnes, même des femmes, et des petits garçons, avaient presque constamment des sigarres à la bouche. D'autres, mettant une pleine confiance dans l'ail, en mâchaient presque tout le jour; quelques-unes en portaient dans leurs poches et dans leurs fouliers. Beaucoup craignirent de laisser les barbiers et perruquiers approcher d'eux, parce qu'il y avait eu des exemples de quelques-uns d'entre ces derniers qui avaient rasé des cadavres,—et de beaucoup d'autres qui s'étaient engagés pour tirer du sang aux malades. Quelques personnes qui poussèrent les précautions encore plus loin, achetèrent des lancettes pour leur propre usage, n'osant pas se faire saigner avec les lancettes des barbiers. Peu de maisons furent un seul instant dans le jour exemptes des odeurs de poudre à canon, de tabac brûlé, de nitre, et d'aspersions de vinaigre, &c. Quelques églises furent presque abandonnées, et d'autres entièrement fermées. Le café fut aussi fermé, ainsi que la bibliothèque de la ville, et presque tous les bureaux publics.—Trois ou quatre gazettes journalières furent discontinuées.

comme aussi quelques-unes des autres.* Quantité de personnes étaient presque sans cesse occupées à purifier, nettoyer, et blanchir les murs de leurs chambres. Ceux qui s'aventuraient dehors, avaient des mouchoirs ou des éponges imbreignées de vinaigre ou de camphre, sous leur nez, ou bien des bouteilles d'odeur remplies de vinaigre des quatre voleurs. D'autres portaient des morceaux de cordes gaudronnées dans leurs mains, ou dans leurs poches, ou des sachets de camphre liés autour de leurs poignets. Les corps des citoyens les plus respectables, même de ceux qui n'étaient pas morts de la maladie épidémique, furent portés en terre sur la fleche d'une chaise, le cheval mené par un nègre, sans être accompagné par un ami ou une connaissance. Le peuple se hâtait de changer de route à la vue d'une bierre venant à lui. Beaucoup ne marchaient jamais sur les trottoirs, mais allaient au milieu de la rue, pour éviter en passant d'être infectés par les maisons où il était mort quelqu'un. Les amis et les connaissances s'évitaient mutuellement dans les rues, et exprimaient leur considération seulement par un froid signe de tête. L'antique coutume de se donner la main devint tellement inusitée, que plusieurs reculaient avec effroi au seul signe de présenter la main. Il suffisait qu'une personne portât un crêpe, ou quelque signe de deuil, pour être fuie comme une vipère ; et plusieurs se vantaient beaucoup de l'habileté et de l'adresse avec lesquelles elles évitaient toutes les personnes qu'elles rencontraient, et certainement il n'est pas possible qu'à Londres, à la dernière époque de la peste, on ait vu plus de signes de terreur qu'à Philadelphie depuis le 25 ou 26 Août jusqu'à la fin de Septembre. Quand le peuple prenait sur lui la résolution de sortir dehors et de prendre l'air, les charrettes conduisant les malades à l'hôpital ou portant les bierres en terre, qui

* Il n'est pas hors de propos de saisir cette occasion pour dire que la Gazette Federale, imprimée par André Brown, a été continuée sans interruption, et avec la même habileté, pendant le cours de cette calamité, et rendait aux citoyens des Etats-Unis le service de leur donner connaissance de l'état de Philadelphie et de la maladie qui y regnait.

passaient presque tout le jour, abattaient bientôt son courage et le plongeaient dans le desespoir.

Tandis que les choses etaient dans cet état déplorable, et que le peuple était réduit au dernier degré du desespoir, on ne dut pas être étonné des faits horribles qui se passerent, et qui semblaient annoncer la dissolution de tous les liens les plus sacrés et les plus chers de la société. Qui peut, sans fremir, penser à un epoux marié peut-être depuis vingt ans, abandonnant sa femme dans sa dernière agonie—à une femme insensible s'éloignant de son mari au lit de la mort—à des peres et meres oubliant leurs fils uniques—à des enfans dénaturés fuyant les auteurs de leurs jours, et les laissant à leur sort sans s'informer de leur santé—à des maîtres envoyant de force leurs domestiques fidels, sur le seul soupçon de la fièvre, à Bush-Hill, qui, semblable en ce tems au Tartare, était ouvert à tous, mais ne rendait jamais personne—à des domestiques abandonnant des maîtres bons et humains qui avaient besoin seulement de quelques soins pour être rétablis en santé—qui, dis-je, peut penser sans horreur à tous ces faits ? Cependant, ils sont arrivés presque journellement dans chaque quartier de la ville : et telle était la force de l'habitude, que les personnes qui étaient coupables de ces traits de cruauté, n'en ressentaient pas de remords—ni ne furent point couverts de l'exécration de leurs concitoyens qu'une pareille conduite leur aurait attirée dans d'autres circonstances. Et vraiment, dans cette crise affreuse, l'amour de soi-même a été porté si loin chez plusieurs, qu'ils furent moins sensibles à la perte d'un pere, d'un epoux, d'une femme, ou d'un fils unique, qu'ils ne l'auraient été, dans une autre circonstance, à la mort d'un domestique ou même d'un petit chien favori.

Cette conduite produisit des evenemens malheureux et affligeans, dont on n'a pas d'exemples, et que rien ne peut pallier que la terreur extraordinaire du public, et que la grande loi de sa propre conservation, dont l'empire se fait sentir à tous les êtres animés de l'univers. Plusieurs personnes, d'une fortune opulente, qui se faisaient travailler et nourrissaient beaucoup de monde, furent laissées aux soins d'un negre, après que leurs femmes,

leurs enfans, leurs commis & leurs serviteurs eussent fui, et les eussent abandonnés à leur sort. Dans beaucoup de cas, on ne pouvait se procurer des secours, à quelque prix que ce fût. Il est naturel de penser que la situation du pauvre était encore pire que celle du riche. Plusieurs de ces derniers perirent, sans avoir une main charitable pour leur donner un verre d'eau, pour leur faire prendre les medecines, et leur rendre tout autre service d'humanité. On trouva plusieurs corps morts etendus dans les rues, de personnes qui n'avaient ni maison, ni habitation, et qui n'avaient pu trouver d'asile.

Un homme et sa femme, parmi plusieurs autres faits, furent trouvés morts dans leur lit, ayant au milieu d'eux un petit enfant qui suçoit le sein de sa mère. On ignore combien il y avait de tems qu'ils étaient là.

Une femme, dont le mari venait de mourir de la fièvre, fut saisie des douleurs de l'enfantement, et n'ayant personne pour l'assister que les femmes du voisinage, qui n'osèrent entrer dans la maison, elle resta pendant quelque tems dans un degré de detresse qu'on ne peut decrire. A la fin, elle s'efforça de se traîner jusqu'à la fenêtre, et cria au secours. Deux hommes qui passaient montèrent l'escalier; mais ils arrivèrent trop tard; elle lutait avec la mort, et dans peu de tems expira entre leurs bras.

Une autre femme, dont le mari et les deux enfans étaient etendus morts dans la chambre où elle était, se trouva dans la même situation que la première, sans sage-femme, ni aucune autre personne, pour la secourir. Ses cris à la fenêtre attirèrent un des chartiers employés par le comité pour le secours de malades. Avec son assistance, elle accoucha d'un enfant qui mourut au bout de quelques minutes, de même que sa mère, entièrement epuisée par les douleurs qu'elle venait d'éprouver dans le travail, et affectée d'ailleurs de l'horrible spectacle qu'elle avait devant elle. Ainsi se trouvaient dans une seule chambre cinq corps, une famille entière, qui dans une heure ou deux fut transportée au cimetière. Il y eut beaucoup d'exemples de femmes respectables, qui, dans leurs couches, furent obligées de se confier à

leurs servantes pour être delivrées : et quelques-unes n'eurent pas d'autre aide que celle de leurs epoux. Quelques-unes des sages-femmes étaient mortes , et les autres avaient fui de la ville.

Une servante appartenant à une famille de cette ville dans laquelle la fièvre regnait, craignant le danger, resolut d'aller dans la maison d'une de ses connaissances à la campagne. Mais elle fut attaquée de la maladie en route, et revint en ville, où elle ne trouva plus personne pour la recevoir. Un des administrateurs des pauvres donna ordre au charretier de la transporter dans la maison de charité, dans laquelle on refusa de l'admettre. Elle fut rapportée , et l'administrateur des pauvres offrit cinq gourdes, pour lui procurer un logement pour une seule nuit : mais en vain. A la fin, après tous les efforts faits pour lui trouver un asile, elle expira dans la charette.

On ferait un volume, si on voulait rapporter tous les faits malheureux de cette nature qui sont arrivés. Il n'aurait pas été à propos de les passer tous sous silence. — Il ferait ennuyeux de s'appesantir plus long-tems sur ces faits : ce que nous avons rapporté suffit. Mais je dois observer, qu'ils sont arrivés lors de la première période de la terreur generale. Depuis que les citoyens furent revenus un peu de leur frayeur, ils sont devenus rares.

Ces scènes terribles tendant à faire naître sur l'esprit humain une opinion defavorable, il est à propos de jeter quelque clarté sur ce sujet , par-tout où la justice et la vérité le permettront. Au milieu de l'abandon general des malades, qui a eu lieu à cette epoque, on a vu plusieurs exemples d'hommes et de femmes , quelques-uns d'une condition ordinaire, d'autres de l'état le plus élevé, dans l'exercice des devoirs de l'humanité, s'exposer à des dangers qui avaient epouvanté des hommes qui ont mille fois affronté la mort, sans crainte, au milieu d'une bataille. Quelques-uns d'eux, hélas ! ont succombé dans ces pieux devoirs ! Mais pourquoi les regretterait-on ! Jamais on n'a pu mourir plus glorieusement. Au milieu de ce groupe d'hommes bienfaisans, s'eleve Joseph Inskeep, un excellent

homme dans toutes les relations sociales, bon citoyen, bon frère, bon époux et bon ami.—Il a consacré ses instans aux malades abandonnés, à les soutenir et consoler dans leur affliction, et il a accordé toute sorte de secours, avec la même facilité à l'étranger inconnu comme à son meilleur ami. Les exemples sont nombreux d'hommes rendus à leurs familles par ses soins affectueux et ses attentions, et arrachés à la mort.—Dans plusieurs circonstances, il a été obligé lui-même de mettre les corps morts dans la bière, lorsque les parens fuyaient ce triste devoir. Andrew Adgate, Joab Jones, et Daniel Offley se sont distingués par la même conduite, et par les secours accordés à grand nombre de malheureux dépourvus de tous autres moyens. J'ai déjà parlé des dignes citoyens Wilson et Tomkins. Le rev. M. Fleming et le rev. M. Winkhaufe se sont épuisés par une succession de travaux, de jour et de nuit, en servant les malades, et en leur administrant tous les secours temporels et spirituels.

Quant à ceux qui ont heureusement survécu à ces dangers, et qui sont conservés à leurs concitoyens, j'en dirai aussi quelque chose. Ils jouissent de la meilleure des récompenses, l'approbation de leurs propres consciences : et je suis intimement persuadé que dans les solitudes les plus secrètes et les plus cachées aux yeux du public, ils auraient tenu la même conduite. Mais après le sentiment d'avoir bien fait, vient l'approbation de nos amis et de nos concitoyens ; et quand la dette est grande et qu'elle ne peut se payer que par l'éloge, ce serait la pire de toutes les avarices que de le retenir. Nous sommes toujours disposés, et que trop disposés, hélas ! à prodiguer la censure. Et comme si nous craignons de ne l'employer assez, nous en comblons ordinairement la mesure. Puisque nous sommes si empressés de détourner de l'extravagance, du vice, et du crime, par le reproche, pourquoi ne ferions-nous pas également disposés à stimuler à des actes de vertu et d'héroïsme en donnant avec franchise des éloges qui sont mérités ? Si je puis supposer que dans quelque événement futur également dangereux, le faible témoignage que j'ai eu occasion de porter en faveur de ces dignes citoyens,

excitera chez d'autres une noble emulation d'imiter leurs sublimes vertus, ce sera pour moi la plus grande consolation que j'aie jamais éprouvée.

Les vertus du rev. Henri Helmuth sont de l'espece la plus élevée. Il employa tous ses momens, pendant toute la durée de la maladie, à des œuvres de misericorde, à visiter et soulager les malades, à consoler les affligés, et à donner des secours à ceux qui en avaient besoin. Près de six cens personnes de sa congregation payerent le dernier tribut à la nature, depuis le commencement de la fièvre maligne, et je crois qu'il les a soignées presque toutes. Sa conservation au milieu de tant de dangers auxquels il fut exposé, est un miracle. Le rev. C. V. Keating, le rev. M. Ustick, et le rev. M. Dickens, ont suivi la même carrière, et ont rempli leurs devoirs avec un égal danger. Le venerable vieillard, Samuel Robsen, a rempli, comme un ange tutelaire, et d'une maniere infatigable, jusqu'aux services de la cuisine, dans toutes les familles de son voisinage qui n'avaient personne en état d'en soigner une autre. Thomas Alibone, Lamber Wilmer, Levi Hollingsworth, John Barker, Hannah Paine, John Hutchinson, et grand nombre d'autres, se sont distingués par les bienfaisans services d'une humanité desinteressée. Magnus Miller, Samuel Coates, et d'autres bons citoyens, ont, dans ces tems de detresse et de difficulté, avancé de l'argent à des personnes dont les ressources étaient arrêtées, et qui, accoutumées à une vie d'indépendance, étaient absolument dénuées des moyens de subsistance. Qu'il me soit permis d'ajouter que, comme cette veuve au denier, dont l'écriture parle avec tant d'éloge, une veuve respectable, dont je suis fâché de ne pouvoir dire le nom, et dont les moyens étaient très-modiques, vint à la Maison-de-ville, offrir au comité vingt gourdes pour le soulagement des pauvres. John Connelly employa ses momens près des malades, tandis que leurs femmes, leurs enfans, et leurs amis les abandonnaient. Deux fois il fut attaqué de la maladie; deux fois il fut jusqu'au bord du tombeau, prêt à l'engloutir : cependant, nullement effrayé du danger imminent auquel il avait échappé, il revint à la charge. Je sens, à cette partie de mon sujet, des émotions que

mon stile peu chaleureux, je le crains, ne fera pas éprouver à mes lecteurs. Je souhaite qu'ils s'arrêtent sur cette partie de mon écrit, avec un degré d'intérêt égal à celui que je ressens à la tracer. Quand on considère l'homme sous ce point de vue, on perd l'idée de sa faiblesse, de son imperfection, de ses vices. Il ressemble alors à la divinité qui est un trésor inépuisable de miséricorde et de bonté ; et comme homme, je me réjouis de ce qu'il m'est échu en partage d'être le témoin et l'écrivain d'actes de magnanimité qui fussent pour mettre le genre humain à couvert de toute détraction et de tout reproche.

CHAPITRE IV.

La calamité s'augmente. Les citoyens bienfaisans sont invités à assister les administrateurs des pauvres. Dix s'offrent volontairement. Choix d'un comité pour le soulagement des malades. Situation de Philadelphie.

SUR ces entrefaites, la situation des choses devint de jour en jour plus sérieuse. Ceux des administrateurs qui avaient continué l'exercice de leur charge, se virent bientôt accablés des devoirs qu'elle leur imposait, qui se multiplièrent à un tel point qu'ils se trouverent dans l'impossibilité de les remplir. J'ai déjà dit que dans la cité il n'y en avait que trois qui eussent perseveré dans l'exercice de leurs devoirs. * Les

* A l'égard des administrateurs des pauvres, j'ai été mal compris. J'ai parlé seulement de ceux de la ville. Ceux des faubourgs sont restés à leur poste ; et deux d'entr'eux, William Peter Sprague, et William Gregory, rendirent dans les faubourgs du Nord les mêmes services que le comité rendit dans la ville, savoir, pour l'enterrement des morts et le transport des malades. Dans ceux du Sud, les mêmes devoirs furent remplis par Clement Humphreys, par M. Cornish et Robert Jones. Loin de moi de vouloir priver personne d'un éloge si justement et si hasardement mérité. Je regrette seulement que le manque de tems m'ait empêché de recueillir les noms de tous ceux qui se sont distingués par leurs soins à alléger le poids de cette calamité publique.

lecteurs n'apprendront pas sans chagrin que deux d'entr'eux, James Wilson et Jacob Tomkins, excellens et infatigables jeunes gens, dont les services étaient à cette époque de la plus grande utilité, furent victimes de leur amour pour l'humanité. Le troisième, William Sansom, fut également, dans l'exercice de sa charge dangereuse, attaqué de la maladie, et conduit au bord du tombeau ; mais il eut le bonheur d'échapper. Le nombre des morts augmentait de jour en jour. On dut à la terreur générale la difficulté de pouvoir se procurer des hospitalières, des charretiers et des garde-malades. Dans ces circonstances, le maire de cette ville fit publier, le 10 de Septembre, une adresse aux citoyens, annonçant que les administrateurs des pauvres, existans, avaient le plus grand besoin d'aide, et invitant les citoyens bienfaisans, touchés de la détresse générale, à prêter leurs secours. En conséquence de cette adresse, une assemblée de citoyens se tint à la Maison-de-ville, le jeudi 12 Septembre, à laquelle peu de personnes se présenterent, tant la consternation était générale. La situation des pauvres y fut pleinement considérée ; et dix citoyens, Israël Israël, Samuel Wetherill, Thomas Wistar, Andrew Adgate, Caleb Lownes, Henri Deforest, Thomas Peters, Joseph Inskoop, Stephen Girard et John Mason, s'offrirent pour aider les administrateurs des pauvres. A cette assemblée, on choisit un comité pour conférer avec les medecins qui avaient soin de Bushhill, et faire un rapport de l'état de cet hospital. Le comité rapporta, le soir du jour suivant, que cette maison était en mauvais ordre, et manquait de presque tout.

Le samedi 14, il se tint une autre assemblée, dans laquelle l'état alarmant des choses ayant été pleinement considéré, il fut résolu d'emprunter quinze cens gourdes à la banque du Nord d'Amérique, afin de se procurer tout ce qui était nécessaire pour l'usage des personnes attaquées de la fièvre maligne. A cette assemblée, on choisit un comité pour traiter de toutes les choses nécessaires au soulagement des malades, et se procurer des medecins, des hospitalières et des garde-malades, etc. C'est ce comité qui, en vertu de sa création, a depuis ce

jour jusqu'à-présent, veillé sur les malades, les pauvres, les veuves et les orphelins. Il est digne de remarque, et cela peut en encourager d'autres dans des tems de calamité publique, c'est que ce comité consistait originairement seulement en vingt-six personnes, presque toutes d'une condition très-honnête. De ces personnes, quatre moururent, savoir, Andrew Adgate, Jonathan Dickinson Sargeant, Daniel Offley et Joseph Inskeep; les deux premiers au commencement de leurs travaux. Parmi les autres, quatre n'assistaient jamais au comité. " Toute la fatigue et la chaleur du jour " furent donc supportées par dix-huit personnes, dont les efforts furent si bien secondés par la providence, qu'ils furent les instrumens dont elle se servit pour arrêter les progrès du fleau, pour soulager les malades et faire renaître la confiance chez les habitans épouvantés de Philadelphie. Il est bien honorable pour ce comité d'avoir conduit ses opérations avec plus d'harmonie qu'on n'en voit ordinairement dans une assemblée composée d'un pareil nombre de personnes. Probablement, jamais il n'en a existé une où tous les membres furent aussi exacts à leur poste; les assemblées, dans les tems les plus désastreux; dans ces tems qui, pour nous servir du langage emphatique de Payne " éprouvent les ames des hommes " étaient composées généralement de douze, treize et quatorze membres.

Jamais peut-être une ville ne fut dans une situation semblable à celle de Philadelphie à cette époque. Le président des Etats-Unis, suivant sa coutume, était parti avec sa famille pour Mont-Vernon. Presque tous les autres officiers du gouvernement fédéral étaient absens. Le gouverneur qui avait été malade, était allé à sa campagne, située près les chutes du Schuylkill, par ordre des medecins. Presque tous les officiers de cet Etat s'étaient également retirés. Les magistrats de la ville, excepté le maire, * et John Barclay,

* Ce magistrat mérite des éloges particuliers : il fut le premier qui invita les citoyens à se réunir sous la bannière de la charité; il convoqua l'assemblée où l'on nomma le comité

esq. * étaient hors de la ville, aussi bien que presque tous ceux des districts. Nous avons déjà parlé de la situation des administrateurs des pauvres †; ainsi, toutes les places du gouvernement étaient presque vacantes, et semblaient, par un consentement universel, quoique tacite, se réunir dans les mains du comité.

CHAPITRE VI.

Offre magnanime. Malheureux état de Bushhill. L'ordre y est introduit.

A l'assemblée du 15 Septembre, arriva une action à laquelle la plume la plus éloquente pourrait à peine rendre la justice qu'elle mérite. Stephen Girard, riche négociant, né en France, et un des membres du comité, touché de la malheureuse situation des malades à Bushhill, s'offrit volontairement comme directeur, pour surveiller cet hôpital. La surprise et la satisfaction, excitées par un effort aussi extraordinaire d'humanité, peut mieux se concevoir que s'exprimer. Peter Helme, natif de Pensilvanie, aussi membre du comité, poussé par les mêmes motifs d'humanité, offrit ses services pour le même département. Leurs offres furent acceptées, et le même jour, après midi, ils entrèrent en

pour le soulagement des malades, aussi bien que ceux qui l'avaient précédé; il fut élu président de ce comité auquel il assista ponctuellement pendant toute la durée de la maladie.

* Ce particulier, ex-maire de Philadelphie, a exercé les deux charges de quartenaire et de président de la banque de Pensilvanie. Il s'est dévoué entièrement aux devoirs de ces deux places, excepté pendant la durée d'une maladie qui le menaça de le joindre aux citoyens précieux dont nous avons été privés.

† Les directeurs des maisons de charité remplissaient fidèlement les devoirs qui leur étaient imposés, et se trouvaient à ces maisons chaque semaine.

exercice de leur charge, aussi dangereuse qu'elle était méritante.

Pour se former une juste idée de l'importance de l'offre faite par ces citoyens, il est nécessaire de considérer avec attention la consternation générale, qui, à cette époque, avait pénétré dans tous les quartiers de la ville, et qui faisait regarder les soins accordés aux malades rien moins que comme un sacrifice certain de sa personne. Sans être influencé par aucunes réflexions de cette espèce, et sans aucune induction quelconque, mais par de purs motifs d'humanité, ces citoyens s'avancèrent et se présentèrent comme les enfans perdus du comité. Je crois avec confiance que la reconnaissance de leurs concitoyens sera aussi longue que la mémoire de leur conduite bienfaisante, qui, je l'espère, ne mourra pas avec la génération présente.

Le 16, les directeurs de Bushhill, après une inspection personnelle de l'état de cet hôpital, firent un rapport de sa situation, qui était vraiment déplorable. Ils présentèrent un tableau de misère, tel qu'il n'en a jamais existé. Des hospitalières et garde-malades, scelerats et vicieux (à peine pouvait-on en trouver quelques-uns d'un bon caractère à cette époque!) faisaient des excès avec les provisions et autres choses préparées pour les malades, qui, excepté aux heures où les médecins étaient présens, étaient entièrement privés de toute assistance. Le malade, l'agonisant et le mort étaient confondus ensemble. On souffrait que l'ordure et les autres évacuations du malade restassent dans l'état le plus dégoûtant qu'il soit possible. Aucune apparence d'ordre et de régularité n'existait dans cet hôpital. C'était dans le fait une vaste boucherie humaine, où de nombreuses victimes étaient immolées à l'autel de la débauche et de l'intemperance. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, qu'il se soit répandu dans la ville une si grande crainte de cette maison, que d'y être transporté était regardé comme le sceau de la mort. En conséquence, on vit différens exemples de malades fermant leurs chambres, et résistant au dessein de les en faire sortir. A la fin, les pauvres furent tellement effrayés d'être envoyés à

Bushhill, qu'ils ne voulaient pas avouer d'être malades, jusqu'à ce qu'il ne leur fût plus possible de le cacher ; car il doit être observé que la terreur de la contagion était si repandue, qu'aussi-tôt que quelqu'un tombait malade, l'alarme regnait dans tout le voisinage, et on se servait de tous les moyens pour transporter de force le malade à Bushhill. Les cas où le pauvre peuple fut porté de cette manière à l'hôpital, quoiqu'il ne fût attaqué que de frissons ordinaires et de fièvres communes, sont nombreux et affligeans. Il ne manqua pas d'exemples de personnes légèrement malades, envoyées à Bushhill par suite de la terreur panique des voisins, qui firent la première occasion de s'enfuir de Philadelphie.

Les réglemens adoptés pour Bushhill sont les suivans. Une des chambres de la maison (qui en contient quatorze, et aussi trois grands vestibules) était destinée pour la gouvernante, et celles qui étaient sous elle.—Onze chambres et deux vestibules pour les malades. Ceux qui étaient fort mal étaient dans une chambre.—On en avait destiné une pour les agonisans. Les hommes et les femmes étaient soignés dans des chambres distinctes, et étaient servis par des garde-malades de leur sexe. Chaque malade avait un lit, des draps blancs, un oreiller, deux ou trois couvertures, une ecuelle, une assiette, une cuiller, du linge blanc, quand cela était nécessaire. On comptait cent quarante lits dans cet hôpital. La nouvelle maison que le comité fit construire, lorsque l'ancienne se trouva insuffisante pour contenir les malades commodément, avait soixante pieds dans sa façade et quatre-vingt pieds sur le derrière, avec trois chambres au rez-de-chaussée, une desquelles était destinée pour les hospitalières de cette maison, et les deux autres pour les malades. Chacune de ces dernières contenait dix-sept lits ; le grenier, destiné pour les convalescens, était disposé pour contenir quarante lits.

Ce grenier est vaste et commode, construit en pierre, divisé en trois appartemens : un desquels était occupé par les medecins residans et l'apothicaire. Un autre contenait quarante lits pour les convalescens, et le der-

nier contenait cinquante-sept lits pour les femmes convalescentes.

A quelque distance à l'Ouest de l'hôpital était élevé un bâtiment pour servir de magasin aux cercueils et de dépôt aux cadavres, jusqu'à ce qu'ils fussent transportés au cimetière.

Outre les hospitalières employées dans la maison, il y avait deux cuisiniers, quatre ouvriers et trois blanchisseuses pour le service de l'hôpital.

Les malades étaient visités deux fois par jour par deux médecins, le Dr. Deveze et le Dr. Benjamin Duffield *, dont les ordonnances étaient exécutées par trois médecins résidans et l'apothicaire.

Un des médecins résidans était chargé de la distribution des alimens pour les malades. A onze heures, il leur donnait un potage au riz, du pain, du bouilli, du veau, du mouton, du poulet, et de la crème de riz à ceux dont l'estomac ne pouvait pas soutenir une nourriture plus forte. Leur second repas se faisait à six heures, et on leur donnait alors du bouillon, du riz, des prunes bouillies, et de la crème de riz. Leur boisson aux repas était du porter, ou du vin rouge, avec de l'eau. Leur boisson constante entre les repas était du thé de centaurie et de la limonade cuite.

Ces réglemens, l'ordre et la régularité qui furent établis, le soin et l'attention avec lesquels les malades étaient traités, donnerent bientôt de la réputation à cet hôpital ; et dans le cours d'une semaine ou deux, grand nombre de pauvres qui n'avaient chez eux personne pour les soigner, demandèrent à être transportés à Bushhill, de sorte qu'à la fin une telle quantité de peuple,

* Quelque tems après l'organisation du comité, le Dr. Deveze, respectable médecin du Cap français, offrit les services de son état pour Bushhill. Le Dr. Benjamin Duffield en a fait de même. Leurs offres furent acceptées, et l'un et l'autre ont donné leurs soins avec la plus grande ponctualité. Le Dr. Deveze renonça à tout autre exercice de son état, qui dans ce tems pouvait lui rapporter beaucoup de profit : tant on avait besoin de médecins. Le comité, en considération des services de ces deux médecins, a présenté dernièrement au Dr. Duffield cinq cens gourdes, et au Dr. Deveze quinze cens gourdes.

attaquée de la maladie, se procura entrée dans cet hospital, qu'il fut nécessaire d'arrêter qu'avant d'admettre les malades, ils seraient obligés de produire un certificat d'un medecin, qui attestât qu'ils étaient attaqués de la fièvre maligne; parce que si tous ceux qui se présentaient avaient été accueillis, cet hospital, établi pour un cas extraordinaire, se serait rempli de personnes qui, par la maladie dont elles étaient attaquées, avaient un titre pour être reçues dans l'hospital de Pensilvanie.

Le nombre des personnes reçues à Bush-hill depuis le 16 de Septembre jusqu'à ce moment, se monte à environ mille, dont il en est mort environ cinq cens; il y a presentement (30 novembre) dans cette maison à peine vingt malades et cinquante convalescens. De cette dernière classe on en a renvoyé environ quatre cens trente.

La raison pour laquelle tant de personnes moururent parmi celles qui furent reçues dans cet hospital, c'est que dans plusieurs cas les premières craintes qu'on avait inspirées sur cette maison, s'étaient entièrement emparées de l'esprit de quelques-uns, et que d'autres, par une vanité ridicule, ne voulurent jamais consentir à y être transportées que quand il n'y avait plus d'espoir de guérison. En conséquence de cette conduite, il y eut plusieurs exemples de personnes qui expirèrent dans la charrette sur la route de l'hospital. C'est la vérité, quand je dis qu'au moins un tiers de tous ceux qui étaient reçus ne survivait pas deux jours après son entrée dans l'hospital. C'est par ces deux motifs que le nombre des mortalités ne diminua point dans la ville ni à l'hospital; parce que plusieurs personnes dont la sensibilité était revoltée à la seule idée de se laisser transporter à l'hospital, perirent dans la ville, faute des secours qu'elles auraient trouvés à Bushhill*.

* J'ai omis dans les premières éditions de faire mention du nom d'une femme excellente et inappréciable, madame Saville, la matrone de cet hospital, dont les services dans l'exercice de son emploi ne peuvent être assez appréciés. Jamais on ne trouva quelqu'un plus propre à une telle place. A la plus stricte observation des reglemens, elle unit cette humanité et

Avant de terminer ce chapitre, qu'il me soit permis d'ajouter que la perseverance des directeurs de cet hospital a été aussi meritoire que leur perseverance originale. Durant le cours de cette calamité, ils assisterent près des malades pendant six, sept ou huit heures par jour, et sans interruption, renonçant jusqu'au soin de leurs affaires particulieres. Ils avaient une serie de devoirs très-penibles à remplir. Stephen Girard, chargé de l'interieur de l'hospital, avait à encourager et consoler les malades ; leur donnait de sa main les medecines et ce qui leur etait necessaire ; essuyait la sueur de leur front; enfin leur rendait beaucoup de services, resultans de sa pitié pour eux, que rien ne pouvait rendre supportable que les motifs relevés qui l'engageaient à cette conduite sublime. Peter Helm, son digne collegue, deploya dans son departement des efforts semblables pour operer le bien general.

CHAPITRE VII.

Procedés du Comité. Prêts faits par la banque du Nord d'Amerique. Etablissement d'une maison pour les orphelins. Soulagement des pauvres. Etablissement du comité de secours.

LE comité, dès son origine, avait arrêté que trois de ses membres se tiendraient tous les jours à la maison-de-ville, pour y faire une distribution de secours, pour pourvoir aux funerailles des morts et au transport des personnes attaquées de la fievre maligne à Bushhill. Mais trois membres ayant été jugés insuffisans pour rem-

cette douceur qui sont si essentiellement necessaires dans un hospital, mais que l'habitude eteint si frequemment et si malheureusement. Si la sagesse de nos législateurs decretait l'établissement d'un Lazaret perpetuel, personne ne peut meriter davantage et être plus propre à avoir ce dépôt pour en prendre soin.

plir des devoirs aussi multipliés et aussi pénibles, cet ordre fut changé, et la surveillance journalière devint l'emploi de presque tous les membres.

Quantité de charriots et de charretiers furent engagés pour les funérailles des morts et le transport des malades. Ce fut un spectacle bien douloureux de les voir tout le long du jour incessamment occupés à ce lugubre ministère.

Le comité emprunta quinze cens gourdes à la banque du nord d'Amérique, conformément à la délibération de l'assemblée de commune qui l'avait ainsi arrêté. Plusieurs membres se rendirent cautions du paiement de cette somme, dans le cas où le corps législatif refuserait de satisfaire à cet emprunt. Cette somme ayant été bientôt dépensée, un prêt ultérieur de cinq mille gourdes fut négocié à cette même banque.*

Les demandes de secours devenaient plus fréquentes, à mesure que le mal augmentait. Les morts nombreuses des chefs de famille laissaient une quantité considérable d'enfans dans l'état du dénuement et du plus déplorable abandon. La maison d'éducation dans laquelle ces êtres abandonnés avaient auparavant coutume d'être placés, leur fut interdite, en vertu de l'ordre ci-devant mentionné. Plusieurs de ces petits innocens furent alors en proie aux premiers besoins. La mort de leurs parens et de leurs protecteurs, qui, dans un autre tems, aurait été pour eux la plus puissante recommandation à la charité publique, devint la cause de leur détresse, et les fit fuir comme une contagion dangereuse. Les enfans d'une famille naguère dans l'aisance furent trouvés dans l'atelier d'un forgeron, sales, couverts d'ordures, presque affamés, et laissés là depuis long-tems, sans un morceau de pain pour appaiser leur faim. Il y eut plusieurs exemples de cette nature. Ce mal fixa bientôt l'attention du comité; et le dix-neuf de septembre, on loua une maison dans la cinquième rue,

* C'est un devoir de dire que, lors du paiement de cette somme, les directeurs ont généreusement refusé l'intérêt qui était dû pour son usage.

dans laquelle treize enfans furent placés. Le nombre devenant plus considerable, on se procura le 3 Octobre la bibliotheque de M. Logan, qui fut genereusement cedée par John Swanwick, ecuyer, pour en faire un refuge pour les orphelins. Une augmentation nouvelle de cette charge interessante rendit necessaire de faire à la bibliotheque une augmentation qui est à moitié près aussi grande que cet edifice. Il y a maintenant dans cette maison environ soixante enfans, sous la surveillance d'un comité des orphelins, et plus de quarante sont entre les mains des nourrices du dehors. Depuis l'origine de cette institution, cent quatre-vingt dix enfans sont tombés sous les soins du comité : de ce nombre, soixante sont morts, et environ soixante et dix ont été rendus à leurs parens ou amis, qui les ont réclamés. Il y a dans cette maison des exemples de cinq et de six enfans appartenans à la même famille.

La plus grande attention a été fixée sur ces depôts precieux. Ils sont bien nourris, decemment vêtus et proprement soignés. Marie Parvin, femme vraiment digne de cet emploi, a été prise pour gouvernante, et il y a eu en outre un nombre suffisant de personnes pour la seconder. Plusieurs reclamations ont été faites de quelques-uns de ces enfans : mais dans aucun cas le comité ne veut en livrer aucun qu'au prealable il n'ait une certitude satisfaisante du droit qu'ont les reclamans pour faire leur demande. Leurs parens sont maintenant avertis publiquement de venir les retirer. Quel que soit le nombre de ceux qui ne seront pas réclamés, le meilleur sort les attend : car, tel est l'empressement de beaucoup de gens à en avoir quelqu'un, qu'il ne saurait être difficile de les placer avantageusement.

Un autre soin vint bientôt attirer l'attention du comité. La fuite d'un si grand nombre de nos citoyens, la stagnation necessaire des affaires, et la presque absolue cessation des fonctions des administrateurs des pauvres repandirent dans les classes inferieures du peuple une detresse considerable qui reclamait instamment les secours de la pitié. En consequence, il fut

nommé le 20 septembre un comité de distribution, composé de trois membres, pour fournir aux personnes qui le mériteraient les secours que leurs positions respectives pouvaient exiger, et que les fonds pourraient permettre. Cela ne fut d'abord administré qu'à un petit nombre, d'après la situation bornée des finances, Mais les libéralités vraiment extraordinaires de nos concitoyens fugitifs, et celles des citoyens de New-York et de diverses autres villes encouragèrent le comité à étendre ses vues. En conséquence, le comité de distribution fut d'abord porté à huit membres, et ensuite à dix.

Comme on était, dans l'exécution de ce service important, exposé à des supercheries, on nomma le 14 octobre un comité assistant, composé de quarante-cinq citoyens choisis dans les divers districts de la ville et faubourgs. Les fonctions attribuées à ce comité supplétoire furent de s'informer au-dehors, et de donner des recommandations aux personnes nécessiteuses qui les méritaient, et qui en les produisant étaient soulagées par le comité de distribution (alors permanent à la maison-de-ville, où les membres se relevaient) en argent, en bois ou en provisions, ou même avec ces trois choses à la fois, suivant que leurs besoins le demandaient. Le comité supplétoire exécuta ces opérations avec un tel soin qu'il est probable que jamais une aussi grande quantité de monde n'a été soulagée avec si peu de supercherie. Quelques individus sans pudeur, propriétaires de maisons et ayant des moyens abondans de se soutenir, ont été surpris cherchant à participer aux secours uniquement destinés à l'indigence et à la misère.

Outre ceux qui se présentaient pour demander du secours à titre de don, il y avait une autre classe dans une détresse égale, et aussi digne d'être secourue, qui ne pouvait se résoudre à accepter cela comme une charité. Le comité, disposé à entretenir ce louable principe, l'un des plus surs garans contre l'avilissement du caractère, secourut les personnes dont s'agit avec des prêts modiques, renouvelés chaque semaine, uniquement

pour leur soutien immédiat, et il reçut des reconnaissances de la dette, toujours dans l'intention de ne provoquer le paiement que lorsque cela conviendrait parfaitement à ces personnes.

Le nombre des personnes secourues toutes les semaines était d'environ douze cens, parmi lesquelles on trouvait beaucoup de familles de quatre, cinq et six personnes.

La renaissance graduelle des affaires a retiré ceux qui avaient les moyens et le desir de travailler de l'humiliante dépendance de la charité publique ; et l'organisation des inspecteurs des pauvres a remis dans son ancien canal les secours destinés aux objets habituels de la charité. La distribution de l'argent cessa donc le Samedi 23 Novembre.

CHAPITRE VIII.

Adresses répétées du comité pour purifier les maisons. On forme un autre comité, chargé d'inspecter personnellement les maisons infectées. Extinction de la maladie. Proclamation du gouverneur. Adresse du clergé. Etat nouveau et florissant des affaires.

LE comité employait tous ses soins pour la sûreté des citoyens dans tous les cas où son entremise était convenable ou nécessaire. Le declin de la maladie engagea plusieurs personnes à retourner dans la ville, dès que la prudence leur permit d'y revenir. En conséquence, le 26 Octobre, le comité fit une adresse à ses concitoyens, dans laquelle il les félicitait sur le changement heureux qui s'était opéré, et qui donnait les espérances les plus encourageantes d'être bientôt entièrement délivré de la maladie. Il recommandait cependant à ceux qui étaient absens de ne point revenir, jusqu'à ce que l'arrivée du froid ou de la pluie eut rendu ce retour convenable et à propos, par l'extinction totale du fleau.

Le 29, il publia une autre adresse, où il exhorta avec instance ceux qui avaient tenu leurs maisons fermées, à les aérer et purifier, et à jeter de la chaux dans les privés, &c.

Le 4 de Novembre, le comité publia une nouvelle adresse, portant qu'il était dangereux pour ceux qui résidaient dans la campagne de revenir en ville avec trop de précipitation, sur-tout dans les maisons non nettoyyées. Il ajouta que, quoique la maladie fût considérablement diminuée, et qu'il y eût toute raison d'espérer qu'elle disparaîtrait dans peu de tems, on ne pouvait pas cependant dire qu'elle fût totalement finie ; que c'était une raison pour craindre, jusqu'à ce qu'elle n'existât plus dans les différentes parties de la ville. Il reiterra ses représentations au sujet du nettoyyement des maisons.

Le 14, autre adresse du comité à ses concitoyens, pour les informer du retour dans cette ville affligée de toute la santé ordinaire dans cette saison ; qu'il n'y avait pas eu d'exemples de nouvelles attaques de fièvre maligne depuis plusieurs jours ; qu'il y avait toute raison d'espérer que dans peu de tems il ne resterait plus de vestiges de cette maladie dans la ville ou ses faubourgs ; que les demandes pour être admis à l'hôpital avaient cessé ; que les medecins de cet hôpital avaient l'esperance, que sur quatre-vingt onze personnes qui y restaient, il n'en mourrait gueres que trois ou quatre ; que le nombre des convalescens croissait chaque jour. Il y était encore vivement recommandé de purifier les maisons dans lesquelles la maladie avait regné, et de blanchir, passer au four ou enterrer les draps et couvertures, sur-tout ceux dans lesquels il était mort quelqu'un de la fièvre. Le comité ajoutait que les citoyens absens de Philadelphie, aussi bien que les étrangers qui avaient des affaires dans la ville, pouvaient y venir avec sûreté, et sans crainte de la maladie.

Nonobstant toutes ces precautions, plusieurs personnes revinrent de la campagne, sans avoir l'attention de nettoyyer leurs maisons, exposant ainsi, non-seulement leurs propres vies, mais encore la sûreté de leurs

conçitoyens. La negligence de quelques personnes sur ce sujet fut si grande qu'elle meritoit une punition severe. Un usage aussi dangereux attira l'attention du comité, et après une conference avec le comité assistant, ils convinrent conjointement, le 15 Novembre, qu'il etoit extrêmement necessaire que toutes les maisons et magasins de la ville et des faubourgs où la fièvre avoit regné fussent purifiées et nettoyyées aussi promptement et complètement qu'il seroit possible ; que toutes les maisons qui avoient été fermées fussent aérées pendant un assez long espace de tems ; que de la chaux fût jettée dans les privés ; que quand le district seroit trop grand pour que les membres pussent faire mettre à execution les resolutions prises à cet egard, on requerrait autant d'assistans qu'il seroit necessaire ; que lorsque quelqu'un dont la maison exigeroit d'être nettoyyée, et qui auroit les facultés nécessaires pour faire cette dépense, refuseroit ou negligeroit de la faire sur la requisition des membres nommés pour faire executer ces resolutions, il en seroit fait rapport au grand jury prochain de la ville, comme d'un tort causé à la sureté publique. Le comité assistant se chargea de faire mettre ces plans salutaires à execution : il parcourut en consequence la ville et les faubourgs dans cette intention, et dans le plus grand nombre de cas, il trouva le plus grand empressement dans les habitans pour condescendre à des requisitions d'une si grande importance. *

Cet acte du comité fut le dernier digne d'être rapporté ; ses fonctions ont eu depuis un cours regulier et uniforme. Chaque jour ressembloit au jour qui l'avoit precedé. Il est maintenant occupé à rendre ses comptes,

* Le plus grands efforts de la part des magistrats et des citoyens sont nécessaires pour prevenir les conséquences deplorables qui pourront arriver en printems de la negligence de quelques personnes que leur nonchalance a rendu sourds à ce que leur devoir leur prescrivait à cet egard. Les lits cachés par les gardes malades qui ont soigné les malades, sont également une source abondante de dangers, et demandent la plus grande vigilance de la part de tous ceux qui sont investis de quelque autorité pour veiller sur la sureté publique.

et il se dispose à remettre son dépôt entre les mains d'une assemblée de ses concitoyens qui lui ont confié les fonctions jusqu'à présent sans exemple, qu'il a exercées ; c'est à eux que ce comité veut rendre compte de son administration, dans un tems de calamité, dont puisse le ciel préserver à jamais le peuple Americain : certainement, une interpretation favorable sera donnée à sa conduite, et l'on sera convaincu que dans tous les cas parvenus à sa connaissance, il a pris le meilleur parti possible.

Le gouverneur Mifflin publia le 14 une proclamation où il annonça que, puisqu'il avait plu à la bonté divine de mettre un terme à la calamité cruelle qui venait d'affliger la ville de Philadelphie, il était du devoir de tous ceux qui étaient vraiment pénétrés de la miséricorde divine, de consacrer les premiers instans de la santé recouvrée, aux expressions pieuses de repentir, de la soumission et de la reconnaissance. Il fixa en conséquence le Jeudi 12 Decembre * comme un jour d'humiliation generale, d'actions de grâces, et de prières ; il exhorta vivement, et il supplia ses concitoyens “ de s'abstenir
 “ durant ce jour de toutes occupations profanes, et
 “ d'unir en confessant leurs divers pechés avec des cœurs
 “ contrits, et en admirant avec une pieuse reconnaissance
 “ la bonté du Suprême Regulateur de l'univers plus
 “ spécialement manifestée dans leur recente delivrance,
 “ et en demandant avec une ferveur solemnelle qu'il
 “ plût au même Pouvoir Suprême de penetrer nos esprits
 “ des justes regles de nos devoirs tant envers lui, qu'en-
 “ vers notre prochain, de diriger et de guider par son
 “ esprit saint toutes nos actions, de détourner de dessus
 “ le genre humain les fleaux de la guerre, de la peste, et
 “ de famine, et de nous benir, et de nous protéger dans
 “ la jouissance de la liberté civile et religieuse.”

* La pieuse observance de ce jour par une cessation presque totale (excepté parmi la secte des amis dont les magasins demeurent en général ouverts) et par le concours universel du peuple qui remplissait les églises et épanchait les effusions de sa reconnaissance pour la cessation du terrible fléau, surpassait celle de tous les jours d'actions de grâces, que j'ai vu.

Le 18, le clergé de la ville publia un avertissement elegant et pathétique, recommandant que le jour fixé par le gouverneur fut “ distingué et consacré saintement au “ Seigneur, non pas simplement comme un jour d’action “ de grâces de ce que, suivant toutes les apparences, il “ avait plu à sa miséricorde infinie de mettre fin au fu- “ rieux et funeste fleau, (tems auquel nous avons été “ sur le point de nous demander si Dieu avait cessé d’être “ bienfaisant ?) mais aussi un jour de solemnelle humi- “ liation et de prières jointes à la confession de nos dif- “ ferens pechés et du mepris ou de l’abus que nous avons “ fait de ses grâces précédentes ; avec la résolution sin- “ cere de nous corriger et d’obéir à ses lois saints, et à “ ses volontés ; sans quoi nos prières, nos louanges, et “ nos actions de grâces seraient faites en vain.”

Le 26, le comité suppletore prit plusieurs résolutions sages et salutaires, portant, que ses membres dans leurs districts respectifs de la ville et des faubourgs, inspecteraient immédiatement toutes les tavernes, les pensions, et toutes les autres maisons, où l’on savait qu’avait régné le mal contagieux ; qu’ils notifieraient aux propriétaires ou locataires desdites maisons, de les avoir nettoyées et purifiées ; et de faire un rapport tant des noms de ceux qui s’y refuseraient, que des maisons fermées dans lesquelles on saurait que quelqu’un aurait été depuis peu ou malade ou mort. Ils avertiraient les encanteurs de ne pas vendre, et le public de ne pas acheter les vêtements ou les lits ayant appartenus à des personnes récemment décedés, jusqu’à ce qu’ils eussent connaissance que ces effets avaient été suffisamment purifiés et aérés.

Je n’ai pas jugé nécessaire d’entrer dans un détail minutieux sur les occupations du comité jour par jour. Le lecteur n’en retirerait qu’une faible satisfaction ; pendant plusieurs semaines il ne verrait à peu près qu’un historique affligeant de quinze, vingt, trente demandes par jour pour des cerceux, et des chariots pour la sepulture des morts qui ne laissaient personne pour s’acquiter envers eux de ce dernier office, ou bien il ne verrait qu’un pareil nombre de demandes pour le transport des malades à Bushhill. Il y avait peu de variété ; le jour présent était aussi affreux que celui qui l’avait

précédé, et la perspective du lendemain était aussi lugubre. Tel fut l'état des choses pendant un long période. Mais enfin une aurore plus brillante se montra. La violence du mal diminua; le nombre des malades fut moins considérables; les nouvelles atteintes devinrent rares; le courage des citoyens se ranima; et la marée de l'émigration prirent un cours opposé. Une alteration visible s'était fait remarquer ici dans les affaires. Nos amis revinrent en foule. Chaque heure vit reparaître des personnes longtems absens et accueillies avec transport, et parmi elles il s'en trouva souvent que le bruit public avaient enterrées depuis des semaines. Les magasins, depuis si longtems fermés, se rouvrent presque tous; plusieurs marchands du dehors, plus hardis que les autres, viennent journellement se munir aux endroits qu'ils avaient autrefois fréquentés; la douane presque entièrement abandonnée depuis plusieurs semaines par nos marchands, se remplit de citoyens qui viennent déclarer leurs navires, et leur marchandises. Les rues trop longtems le séjour tenebreux du desespoir, offrent le mouvement convenable à la saison. Nos quais sont couverts de navires qui chargent ou déchargent leurs cargaisons respectives. Et enfin comme tout dans l'origine de la maladie, semblait fait pour ajouter à la consternation générale, de même actuellement, toutes les circonstances tendent au contraire à ranimer le courage et les esperances de nos concitoyens. Mais nous avons à nous plaindre de ce que le même esprit d'exageration et de mentir, qui prevalait dans le premier période, et qui fut alors le motif des mesures severes prises par nos co-etats, n'a pas cessé d'operer. Car même a present que le danger est entièrement passé, les gens credules d'entre nos propres citoyens qui sont encore absens, et le peuple de la campagne, sont alarmé par le bruit effrayant que le mal fait autant de ravage qu'il en faisait autrefois; par le bruit d'un nombre de personnes enlevées peu d'heures après leur retour, et de cas nouveaux survenant tous les jours. Je ne fais a quel motif on doit attribuer ces contes déplacés. Si je les considere dans un esprit de ressentiment, je ferais

forcé de les attribuer à des vues secretees et interessées de leurs auteurs, qui cherchent, s'il est possible, à effectuer la ruine absolue de notre ville. Mais je ne me permettrai pas de les envisager sous ce point de vue; et je supposerai qu'ils doivent leur naissance à un penchant naturel de quelques personnes de surcharger encore les recits affligeans. Mais ils devraient considerer que nous nous trouvons dans la position des grenouilles de la fable, tandis que ces bruits qui font dresser les cheveux du peuple de la campagne, font un jeu pour leurs fabricateurs, ils deviennent la mort pour nous; et j'affirme ici, sans craindre les contradicteurs, que de tous nos citoyens fugitifs qui sont déjà rentrés au nombre de plusieurs milles, il n'est pas mort plus de deux personnes. Et que ceux la doivent leur sort à la negligence impardonnable de ne pas aérer et nettoyer leurs maisons, au mepris des differens avis donnés à cet egard par le comité. Si les gens veulent se hasarder dans des maisons où un air infect a été renfermé pendant des semaines entieres, sans avoir soin d'y faire aucune purification, quelques fatales qu'en soient les consequences, nous ne pourons pas en être surpris. Mais les accidens arrivés à quelques personnes imprevoiantes, ne doivent pas jeter le discredit sur une ville qui contient au dela de cinquante mille ames.

CHAPITRE IX.

Lettres extravagantes écrites de Philadelphie. Credulité employée à leur egard.

POUR ne pas interrompre le cours des evenemens passés à Philadelphie, j'ai differé jusqu'à ce moment de rendre compte de differens procedés employés dans plusieurs états contre nos fugitifs. Pour servir d'introduction à cette matiere, je dois consacrer un court chapitre à des lettres qui ont excité la terreur de nos voisins, et qui les ont porté à des mesures plus severes que celles qu'ils auraient adoptées sans cela.

Quelque grand que fut le fleau qui regnait à Philadelphie, il fut encore exagéré de la manière la plus extraordinaire. Les cent bouches de la renommée ne furent jamais employées avec plus de succès que dans cette déplorable occasion. La terreur des habitans de tous les états voisins, fut excitée par des lettres écrites de cette ville, distribuées par toutes les postes, et dont beaucoup racontait des histoires de malheur qui étaient à peine vraies dans une seule circonstance, mais qui étaient accueillis partout avec la foi la plus aveugle. La détresse de cette ville et la fatalité de la maladie, semblaient n'être exagérées que pour essayer jusqu'à quel point la crédulité pouvait être portée. A en croire les écrits, la peste de Londres avait été à peine plus funeste que notre fièvre jaune. Nos citoyens mouraient si rapidement, qu'à peine se trouvait-il assez de gens pour les enterer. On fit courir le bruit, que dix, quinze citoyens ou peut être plus, étaient jetés dans une seule fosse, comme des bêtes mortes.* Un homme qui était si tranquille qu'il pouvait plaisanter sur ce sujet, informait son correspondant de New-York, que la seule affaire dont on fut occupé, était d'ouvrir des fosses ou plutôt des charniers.† Et dans les tems où les morts journa-

* L'extrait suivant parut vers la mi-Septembre dans un papier de Norfolk.

Extrait d'une lettre écrite de Philadelphie à une maison de cette ville.—Septembre 9.

“ La moitié de cette ville a déjà fui de différens côtés, à cause du mal pestilentiel qui regne ici. Le peu de citoyens qui sont restés meurt en abondance, et si promptement qu'on les traîne dehors comme des bêtes mortes, et qu'on les met dix, quinze et peut-être plus dans la même fosse; tous les magasins sont fermés. Je crains que cette ville ne soit ruinée; car personne désormais ne voudra y venir: je m'occupe aujourd'hui à faire partir ma famille de cette place malheureuse. ” Je suis fortement porté à penser que cette lettre a provoqué la proclamation de la Virginie.

† Extrait d'un papier de New-York, du second d'Octobre.

Extrait d'une lettre d'un particulier de Philadelphie, du 23 Septembre.—“ Les papiers doivent vous avoir amplement informé de la triste situation de cette ville, depuis cinq ou six semaines.

lières n'excedaient pas de trente à quarante, plusieurs personnes eurent la modestie d'écrire, et d'autres dans tout le continent la credulité de croire, que nous enterriions depuis cent jusqu'à cent cinquante; * des milliers furent emportés dans trois ou quatre semaines, † et la

Des ouvertures de fosses ont été la seule affaire dont on se soit occupé, et en vérité je pourrais dire d'un charnier où le peuple est enterré pêle mêle dans trois rangées de bierres.— D'après les observations les plus soigneuses que j'aie pu faire sur ce sujet, je ne crois pas excéder les bornes de la vérité, en disant que dix-huit cens ont péri (je ne dis pas toutes de la fièvre jaune) depuis ses premiers apparances ”.

* Tiré du Journal du Maryland du 27 Septembre.

Extrait d'une lettre de Philadelphie, datée le 20 Septembre.
— “ La maladie semble être la même qu'elle était lorsque je vous ai écrit la dernière fois : environ quinze cens personnes en ont été victimes. Dimanche, Lundi et Mardi derniers, il n'est pas mort moins de trois cens cinquante personnes de cet affreux fléau !!! Comme je vous l'ai déjà dit, cette ville est la plus malheureuse que j'aie jamais vue. Des familles entières sont atteintes du mal dans une espace de douze heures. Pour votre propre intérêt, usez de tous les moyens pour préserver Baltimore de ce fléau ”.

Extrait d'une lettre de Philadelphie, de la même date.— “ La fièvre maligne qui règne ici augmente encore. Le bruit court que, depuis quelque tems, on a enterré plus de cent personnes par jour. On pense que la contagion est plus forte que jamais. Je crois que vous devez être très soigneux pour empêcher l'introduction dans votre ville de gens venant de Philadelphie. ”

† Tiré du Journal de Chester-Town, du 10 Septembre.
Extrait d'une lettre d'un jeune et estimable artiste de Philadelphie, à son ami de cette ville, du 5 du présent.— “ Le tems actuel est vraiment mortel en cette ville : la fièvre jaune a moissonné plusieurs milliers d'habitans. Huit mille artistes, sans compter ceux des autres classes, ont quitté la ville. Tous les maîtres de notre genre d'occupations s'en sont allés ”. Les plusieurs milliers qui étaient morts à cette époque ne s'élevaient pas à trois cens. La nouvelle authentique donnée dans cette lettre fut répandue dans tous les Etats-Unis par les papiers publics. Et d'après sa date, je soupçonne cette même lettre d'avoir été le motif des résolutions prises à Chester-Town.

nature et le danger du mal en lui même furent aussi exagérés que le nombre de ceux qui en avaient été les victimes ; et on alla jusqu'à dire, en dépit de l'expérience journalière, que ce mal était aussi inévitable, pour tous ceux exposés à la contagion, que le coup même du destin.

La credulité de quelques-uns, le penchant des autres pour l'exageration, et je suis affligé, extrêmement affligé de le penser ; les vues intéressées d'un petit nombre expliqueront les motifs de ces lettres.*

CHAPITRE X.

Mesures prises à Chester-Town, à New-York, à Trenton et Lamberton, à Baltimore.

LES effets produits par tous ces contes furent tels qu'on devait raisonnablement s'y attendre. La consternation se répandit comme un feu Gregeois dans plusieurs états. Le premier acte public qui parut à ce sujet, fut, autant que j'en puis juger, de Chester-Town dans le Maryland. Il se tint dans cette ville une assemblée, le 10 de Septembre, et il y fut pris plusieurs résolutions, qui, après avoir affirmé que la contagion avait gagné Trenton, Princeton, Woodbridge, et Elisabeth-Town sur le chemin de poste de New-York, ordonnèrent qu'il serait envoyé un avis aux propriétaires des stages de ne pas souffrir qu'ils entraissent dans la ville, aussi long-tems qu'il y aurait des motifs de craindre le danger ; et qu'un comité de santé et d'inspection serait nommé

* Comme cette assertion est extrêmement forte, il pourrait être nécessaire d'en examiner le fondement, pour mettre le lecteur à même de former son opinion à cet égard. Quelques-unes des lettres écrites de Philadelphie à cette époque le furent par des personnes intéressées à nuire à cette ville, et qui ont donné des détails si différens des bruits même les plus terribles qui couraient ici, qu'il était moralement impossible que ces détails fussent crus par ceux-là même qui les écrivaient.

pour pourvoir au soulagement de ceux des pauvres habitans qui pouvaient être attaqués du mal, de même que celui des étrangers qui pouvaient en être atteints. En conséquence de ces résolutions, les stages de la ligne de l'est furent arrêtés peu de jours après.

L'allarme fut donnée officiellement la première fois à New-York par une lettre du maire, adressée le 11 Septembre aux medecins exerçans, dans laquelle il les requerrait de lui rapporter par écrit les noms de toutes les personnes arrivées ou qui pourraient arriver, soit par terre soit par mer, de Philadelphie, ou des autres villes, et qui étaient ou pouvaient devenir malades ; afin que celles qui pourraient paraître atteintes du mal contagieux fussent éloignées de la ville ; il les avertit que l'assemblée de la commune avait pris les mesures nécessaires pour se procurer un local pour servir d'hôpital aux personnes qui auraient le malheur d'être atteintes de la fièvre à New-York. Le maire déclara nettement dans cette lettre son opinion, que la communication avec Philadelphie ne pouvait légalement être interrompue, par aucun pouvoir existant dans l'état. Le 12 il parut une proclamation du gouverneur Clinton, qui en renvoyant à l'acte pour prévenir l'introduction et les progrès des maux contagieux, défendit, conformément aux termes de cette loi, aux navires venant de Philadelphie de s'approcher de la ville de New-York, plus près que de l'isle de Bedlow, distante d'environ deux milles, jusqu'à ce qu'ils y eussent été légalement autorisés. Le silence de cette proclamation sur le compte des personnes venant par terre semblerait impliquer que l'opinion du gouverneur à cet égard était la même que celle du maire.

Le même jour, une assemblée des citoyens convint unanimement de la nécessité de prendre quelques précautions ; et un comité de sept personnes fut nommé pour rapporter un plan à une assemblée qui serait tenue le lendemain. Leur rapport, qui fut unanimement adopté le 13, proposait de prendre deux medecins pour assister le medecin du port dans la visite des navires ; d'arrêter autant qu'il serait possible, la correspondance des lettres ;

d'avertir les propriétaires des stages du sud, que le vœu ardent des habitans étoit que leurs voitures et leurs bateaux ne passassent pas durant le règne de la contagion à Philadelphie; et de requérir les medecins de faire un rapport exact des divers accidens de la fièvre à raison desquels ils pourraient être appelés auprès des personnes arrivées ou qui arriveraient de Philadelphie, ou de celles qui auraient des communications avec elles. Non contents de ces mesures, la commune se porta le 17 à la résolution d'arreter toutes communications entre les deux villes; et à cet effet des gardes furent placées à toutes les avenues pour renvoyer toutes les personnes venant de Philadelphie, et si quelques-unes étoient decouvertes être arrivées après cette époque, elles devoient être renvoyées sur le champ. Tous ceux qui prenaient des pensionnaires, furent sommés de venir rendre compte des personnes dans le cas ci dessus mentionné, sous peine d'être poursuivis suivant la loi. Tous les bons citoyens furent requis de denoncer au maire, ou à un membre du comité, les infractions qui pourraient être faites aux dispositions ci dessus.

Ces precautions severes ayant été eludées par la frayeur et l'activité des fugitifs de Philadelphie, il se tint, le 23, une assemblée des députés des differens quartiers de la ville, pour adopter des mesures plus efficaces. Dans cette assemblée, il fut resolu d'établir une garde de nuit, non moins que de dix citoyens dans chaque quartier, pour veiller aux tentatives qui pourraient être faites pour s'introduire dans la ville à la faveur des tenebres. Ne se trouvant pas encore gueris de leur frayeur, les membres de cette assemblée publièrent, le jour suivant, une adresse où ils annoncèrent que malgré leur vigilance attentive, plusieurs personnes avaient été clandestinement débarquées sur les côtes de l'isle de New-York. En consequence ils reitererent leurs avis à leurs concitoyens d'être attentifs à la manière dont ils admettaient les étrangers dans leurs maisons; de ne pas manquer de donner immédiatement avis au maire de ceux qui arriveraient; de se rappeler combien la circonstance étoit serieuse; et

de confiderer quelle reponfe ils pourraient faire au juſte reſſentiment de leurs concitoyens dont ils pourraient expoſer la vie par une negligence et une infidelité criminelle. Ils annoncerent pareillement l'eſpoir qu'ils avaient, que tous ceux qui tenaient les paſſages ſur les différentes côtes du New-Jerſey et de Staten-Iſland, auraient aſſez d'egard à leur adreſſe, pour ne transporter perſonne qu'aux avenues publiques, et pendant le jour, depuis un ſoleil juſqu'à l'autre. Ils publièrent, le 30, une longue adreſſe, ou ils recapitulèrent les diverſes précautions, qu'ils avaient priſes, la nature du mal, et le nombre des perſonnes mortes hors de Philadelphie ſans avoir communiqué le mal à perſonne. Ils arreterent, en même-tems, que les marchandifes, le linge, et les vetemens emballés à Philadelphie, feraient, avant leur introduction à New-York, deſemballés et expoſés en plein air pendant quarante huit heures dans quelque endroit bien aéré ; que les vetemens de toile, ou de coton, et autre hardes, qui auraient ſervi, feraient attentivement lavés dans pluſieurs-eaux, et enſuite que tous ces effets, ſoit qu'ils euſſent ou qu'ils n'eufſent pas ſervi, feraient ſuspendus dans une chambre fermée, et ſoigneuſement fumée au ſouffre pendant un jour, et enſuite expoſés de nouveau, en plein air, au moins pendant vingt-quatre heures ; & que les boêtes, les malles, ou les caifſes dans leſquels ils auraient été emballés, feraient nettoyées et aérées de la même manière : après quoi, etant re-emballées, et après avoir ſatisfait le comité ſur l'evidence de leur purification, on pourrait obtenir la permiſſion de les introduire dans la ville.

Le 11 Octobre, ils deciderent pareillement de reputer et de denoncer comme ennemis de la conſervation de la ville et de la vie de ſes habitans, tous ceux qui ſeraient aſſez egoïſtes ou aſſez hardis pour entreprendre d'introduire quelques effets, marchandifes, denrées, hardes, vêtemens, &c. &c. importés de Philadelphie, ou qui y auraient été emballés, et ce en contravention aux reglemens preſcrits par l'aſſemblée, qui, diſaient-ils, n'étoit que l'organe fidelle de ſes concitoyens. Ils recom-

mandèrent aux habitans de résister à la tentation du profit que pourrait promettre le commerce des marchandises de Philadelphie, l'emolument retiré par un particulier ne pouvant, ajoutaient-ils, compenser le danger auquel la ville serait exposée par cette conduite. Outre toutes ces résolutions, ils publièrent un bulletin journalier de l'état de la santé dans la ville, pour modérer la frayeur de leurs concitoyens.

Le 14 Novembre, le comité décida que les personnes venant de New-York à Philadelphie seraient reçues à l'avenir avec leurs effets sans restriction, jusqu'à nouvel ordre.

Le 20, ce même comité manifesta le plaisir qu'il éprouvait d'annoncer à ses concitoyens le rétablissement de la santé à Philadelphie ; mais qu'il y avait encore un danger réel à appréhender, relativement aux hardes et effets de ceux qui avaient été atteints de la fièvre maligne, et qu'il avait eu l'information positive que des tentatives avaient été faites à Philadelphie d'embarquer des lits et des hardes pour leur ville. Il arrêta en conséquence, qu'il n'était pas permis d'introduire des lits et des effets d'aucune sorte, des plumes emballées ou autrement, comme aussi toute espèce d'habits achetés de la seconde main, et venant des lieux infectés de la fièvre jaune ; et que quiconque tenterait de commettre une faute si grande, que de les porter et d'exposer la santé et la vie de ses concitoyens, mériterait à juste titre leur ressentiment et leur indignation.

Les habitans de Trenton et de Lambertton se réunirent le 13 Septembre ; et le 17, ils prirent différentes résolutions pour se préserver de la contagion ; ils arrêtèrent, que le débarquement des personnes venant de Philadelphie serait totalement arrêté à quelque passage ou ville entre Lambertton et le passage d'Howell, quatre milles au dessus de Trenton ; que toute communication par eau serait défendue entre Lambertton, ou l'endroit où expire le montant de la marée et Philadelphie ; et que les bateaux venant de Philadelphie seraient avertis de débarquer leurs marchandises ou leurs passagers entre Bordentown et ledit endroit de la tête de la marée, que

P'on ne recevrait personne sans exception venant de Philadelphie ou de Kensington, pendant toute la durée de la fièvre ; que tous ceux qui voudraient sortir des limites de l'association, pour aller à l'une ou à l'autre de ces villes, seraient empêchés d'effectuer leur retour durant la maladie ; et enfin que leur comité permanent s'informerait s'il y avait dans le territoire de l'association quelques personnes, les habitans exceptés, qui fussent nouvellement arrivées des endroits contagieux, et par conséquent probablement atteintes de la contagion, afin que s'il s'en trouvait, elles fussent contraintes de sortir, sur le champ, des limites dudit territoire.

Le gouverneur du Maryland publia le 12 de Septembre une proclamation qui assujettissait tous les navires venant de Philadelphie à une quarantaine qui n'excederait pas quarante jours, ou qui serait du moins suivant l'avis des officiers de santé. Il fut, en outre, ordonné que toutes personnes allant à Baltimore, au Havre-de-grace, à la tête de l'Elk, ou qui, par toute autre route, passeraient dans cet Etat, venant de Philadelphie, ou de toute autre ville connue pour atteinte de la maladie, seraient examinées et empêchées de passer outre, par des personnes qui seraient nommées à cet effet, et qui prendraient l'avis et le conseil de la faculté de médecine dans tous les cas, afin que les affaires et interets privés ne fussent pas contrariés inutilement. Cette proclamation nomma deux officiers de santé pour Baltimore.

Le peuple de Baltimore s'assembla le 13 de Septembre, et arrêta qu'aucun citoyen ne pourrait recevoir dans sa maison aucune personne venant de Philadelphie, ou autres endroits contagieux, sans un certificat de l'officier de santé, ou de l'officier de patrouille ; et que toute personne qui violerait ce règlement serait dénoncée au public comme un objet digne de son ressentiment. Le 14, un corps de milice fut envoyé pour occuper un passage sur la route de Philadelphie, à environ deux milles de Baltimore, à l'effet d'empêcher l'introduction, sans permission, des personnes venant de Philadelphie. Le Dr. Worthington, l'officier de santé établi à ce passage,

eut ordre de refuser la permission aux personnes qui seraient atteintes de quelques simptoms de la maladie, ou qui ne seraient pas absentes de Philadelphie, ou autre place contagieuse, au moins depuis sept jours. Les stages de la ligne ouest de Philadelphie furent arrêtés vers le 18 ou le 19.

Le 30, le comité de santé ordonna qu'aucun habitant de Baltimore, qui visiterait des personnes de Philadelphie pendant leur quarantaine, ne serait autorisé à rentrer dans la ville, qu'après l'expiration du tems de la quarantaine, et qu'après qu'il serait confirmé que les personnes qu'il aurait visitées étaient exemptes de la contagion ; et que désormais les marchandises susceptibles de communiquer la maladie, qui auraient été déposées ou emballées à Philadelphie, ou autre place contagieuse, ne pourraient entrer dans la ville, et qu'aucuns effets des voyageurs ne pourraient non plus être reçus, qu'après avoir été exposés en plein air pendant le tems qui serait fixé par l'officier de santé.

CHAPITRE XI.

Mesures prises au Havre-de-Grace — A Hagerstown — A Alexandrie — A Winchester — A Boston — A Newburyport — Dans Rhode-Island — A Newbern — A Charleston — Dans la Georgie — Jeûnes et prières.

LES habitans du Havre-de-Grace arreterent le 25 de Septembre que nul ne pourrait passer la rivière de Susquehannah devant cette ville, sans être muni d'un certificat prouvant qu'il ne venait pas nouvellement de Philadelphie, ou de tout autre endroit contagieux, et que les habitans du Havre s'appliqueraient à interdire le dit passage à qui que ce fût, sans le certificat dont il s'agit.

A Hagerstown, le 3 Octobre, il fut arrêté qu'aucun citoyen ne pourrait recevoir chez lui aucune personne venant de Philadelphie, et supposée atteinte de la fièvre

maligne, si cette personne ne lui produisait un certificat de l'officier de fanté ; que ceux des citoyens qui contreviendraient a cette mesure seraient exclus de tout commerce avec leurs concitoyens, que les vêtemens envoyés aux troupes alors dans cette ville, n'y seraient pas reçus et qu'on ne les en laisserait pas approcher á plus de sept milles ; que toute personnes venants de Philadelphie, ou autres endroits contagieux, seraient requises de repartir sur le champ, et qu'elles y seraient contraintes en cas de refus, ou de negligence ; que personne, soit marchand ou autre, ne pourrait jusqu'à l'autorisation du comité, introduire ou exposer dans la ville aucunes marchandises venant de Philadelphie, ou de tout autre endroit infecté ; et que les citoyens de la ville et des environs, s'enrolleraient pour faire des gardes et des patrouilles sur les routes et les passages qui seraient indiqués par le comité.

Le gouverneur de Virginie publia, le 17 de Septembre, une proclamation portant que tous les navires venant de Philadelphie, des Grenades, ou de l'isle de Tabago, feraient une quarantaine de vingt jours au mouillage de Crany-Island, près de l'embouchure de la rivière Elifabeth.

La commune d'Alexandrie, etablit un bateau d'observation pour empêcher les bâtimens destinés pour ce port d'en approcher à plus d'un mille avant d'avoir subi la visite de l'officier de fanté.

Les citoyens de Winchester, placerent des gardes sur toutes les avenues de la ville du côté de Potomac, pour arreter toutes les personnes suspectes, les paquets, &c. &c. venant de Philadelphie, jusqu'à ce que les officier de fanté en eussent fait l'inspection, et en eussent permis l'introduction.

La legillature des Massachussets etait en session lorsque l'allarme fut donnée, et elle passa un acte formel pour se preserver du danger dont on etait menacé. Cet acte autorisait les personnes choisies à cet effet dans les differentes villes, d'arreter et de visiter les personnes, effets, marchandises, venant ou etant presumés venir dans leurs villes respectives, de Philadelphie, ou de

tout autre endroit etant ou presumé être contagieux ; et dans le cas ou il leur paraîtrait, ou aux officiers qu'elles auraient commis, qu'il y eut lieu de craindre le danger de la contagion concernant telle personne, effet, ou marchandises, il leur etait permis de retenir ou envoyer les dites personnes ou objets à tel endroit qui leur paraîtrait convenable pour qu'elles pussent être purifiées de cette infection ; ou de placer les personnes venues de cette manière dans tels lieux et sous telles regles de police, qui seraient jugées avantageuses au salut public. En consequence de cet acte, le gouverneur publia le 21 de Septembre une proclamation pour en assurer l'exécution.

Les citoyens choisis à Boston publierent le 24 Septembre, leur reglement de quarantaine, portant que les navires venant de Philadelphie seraient retenus à ou auprès Rainsford-Island, pour subir une quarantaine qui n'excederait pas trente jours, pendant lequel tems ils seraient purifiés avec du vinaigre, et de la poudre à canon, dans les chambres, et dans l'entrepont, quand bien même il n'y aurait personne de malade a bord ; que dans le cas où il s'en trouverait, elles seraient renvoyées dans un hôpital, pour y être retenues jusqu'à leur retablissement, et pendant le tems necessaire pour s'affurer qu'elles n'étaient pas atteintes de la contagion ; que les navires, durant leur quarantaine, seraient demunis de leurs chaloupes, et qu'aucuns canots ne pourraient en approcher qu'en vertu d'une permission speciale; que dans le cas où quelque personne s'évaderait de quelque navire, pendant la quarantaine, on en donnât avis sur le champ, afin qu'elle put être arrêtée ; que toutes personnes venant de Philadelphie par terre ne pourraient entrer à Boston que vingt-un jours après leur arrivée, et que leurs hardes, effets ou marchandises, seraient ouverts, lavés avec du vinaigre et fumés à plusieurs reprises avec la poudre à canon ; enfin les commissaires invitèrent les habitans “ à user de la vigi-
 “ lance et de l'activité les plus grandes pour faire subir
 “ un chatiment merité aux personnes qui seraient assez
 “ hardies et assez depouillées de toutes idée d'humanité,

“ pour venir dans leur ville de quelque endroit présumé
 “ contagieux, et pour mettre par là en danger la vie de
 “ leurs compatriotes.”

Le 23 de Septembre, les commissaires de Newbury-Port notifierent aux pilotes de ne conduire aucuns navires venant de Philadelphie dans la riviere de Merrimack, plus avant que les rochers noirs, jusqu'à ce qu'ils eussent été visités par les officiers de santé, et qu'ils eussent obtenu d'eux un certificat constatant qu'ils étaient exempts de contagion.

Le gouverneur de Rhode-Island fit une proclamation le 21 de Septembre, où il ordonnait aux corps de ville et autres officiers, d'user de la plus grande vigilance possible, pour assurer l'exécution stricte de la loi pour prevenir les progrès des maladies contagieuses, particulièrement à l'égard des navires qui pourraient arriver dans cet état des indes occidentales, de Philadelphie, et de New-York ; la prohibition étendue à cette dernière ville, venait du danger que l'on appréhendait de sa communication avec Philadelphie.

Le 28 de Septembre, le gouverneur de la Caroline du Nord, publia sa proclamation, où il requit les commissaires de marine dans les différens ports de cet état, de fixer certains endroits où tous les bâtimens venant de Philadelphie ou d'autres endroits sujets à la fièvre maligne, seraient obligés de faire une quarantaine pendant le nombre de jours qui paraîtrait convenable à ces commissaires.

Les commissaires de Newbern ordonnerent le 30 de Septembre, que jusqu'à ce qu'une pleine liberté en fut accordée, les navires arrivans de Philadelphie ou de tout autre endroit où la contagion pourrait être, seraient obligés de s'arrêter et de jeter l'ancre au moins à un mille au dessous de la ville, et de faire là une quarantaine de dix jours au moins si ce n'est que les capitaines de ces navires pussent produire un certificat donné par les inspecteurs établis à cet effet, et portant l'opinion où seraient les inspecteurs que les dits navires pouvaient, avec sûreté, pour les habitans, se rendre dans la ville ou dans le port, et y déposer leurs passagers et leurs car-

gaïsons. Ils ordonnèrent, le 18 Octobre, que si quelque personne libre allait à bord de quelque bâtiment de Philadelphie, &c. &c. ou apportait de pareils batimens quelques effets ou marchandises, avant la permission donnée de déposer les passagers et la cargaison, elle ferait pour toutes ces fautes condamnée à cinq pounds d'amende ; et que si quelqu'esclave se trouvait dans le dit cas, il subirait un châtiment qui n'excederait pas cinquante coups de fouët, et que son maître payerait cinq pounds.

Le gouverneur de la Caroline du Nord fit une proclamation, qui soumettait les navires de Philadelphie à une quarantaine, de la durée de laquelle je ne suis pas certain. Les habitans de Charleston tinrent une assemblée, le 18 Octobre, dans laquelle il fut décidé qu'aucun navire de la rivière Delaware, venant, soit directement, soit après avoir abordé quelqu'autre port des Etats-Unis, ne pourrait passer la barre de Charleston, jusqu'à ce que les citoyens assemblés de nouveau eussent reconnue la certitude de la cessation de la maladie à Philadelphie ; s'il arrivait que quelque bâtiment au mépris de cela, passât cette barre, le gouverneur était requis de le contraindre à quitter le port et à retourner en mer.

Le gouverneur de la Georgie publia le 14 Octobre, une proclamation, qui ordonnait que tous les batimens de Philadelphie qui pourraient arriver dans la riviere de Savannah, seraient obligés de s'arreter dans la baie de Tybée, ou dans quelques autres endroits à egale distance de la ville, jusqu'à ce que l'officier de santé eut, d'après une visite, certifié qu'ils n'étaient pas infectés de la fieyre maligne ; et que les contrevenants à cette proclamation seraient poursuivis et punis des peines et amendes fixées par la loi.

Le peuple d'Augusta dans cet état fut aussi actif et aussi vigilant que ses voisins du nord, pour se preserver du danger que le menaçait.

Les habitans de Reading dans cet état, tinrent une assemblée le 24 Septembre, et prirent plusieurs résolutions, qu'aucunes marchandises ne seraient importées dans le bourg, de Philadelphie ou de tout autre endroit

infecté de la fièvre maligne, jusqu'à l'expiration du délai d'un mois à compter de cette date, à moins que la permission n'en fut accordée par les habitans réunis en assemblée de commune ; qu'aucune personne de Philadelphie, ou de tout autre endroit contagieux, ne pourrait être introduite sans avoir subi la visite d'un médecin, et obtenue de lui un certificat prouvant qu'elle était exempte de la contagion ; qu'aucun stage de terre ne pourrait apporter dans le bourg des passagers de Philadelphie, ou de tout autre lieu interdit ; et que toutes les communications par les stages seraient suspendues pendant un mois, à moins qu'elles fussent autorisées avant cette époque par les habitans.

Le 26 de Septembre, il se tint à Bethlehem, une assemblée dans laquelle il fut arrêté, que les personnes venant de Philadelphie subiraient une quarantaine de douze jours, avant que d'entrer dans la ville. Une pareille résolution fut prise bientôt après à Nazareth ; mais elle ne fut observée avec rigueur ni dans l'un ni dans l'autre endroit ; il ne fut point établi de garde, et l'affertion d'un voyageur honnête, paraissant en santé, suivant le tems de son absence de Philadelphie, fut considérée comme suffisante, sans recours à une preuve formelle.

Diverses précautions furent prises dans d'autres endroits ; mais je ne puis en donner le détail, n'ayant pu me procurer le récit de leurs résolutions et de leurs mesures.

La calamité de Philadelphie, pendant qu'elle provoquait la circonspection des gens timides dans différents endroits, portait les personnes pieuses à adresser leurs prières au Très-Haut pour notre soulagement, notre consolation, et notre secours. Plusieurs jours d'humiliation, d'abstinence, et de prières furent designés à cette effet. A New-York, ce fut le 20 Septembre ; à Boston, le 26 ; dans Albany, le 1 d'Octobre ; dans Baltimore, le 13 ; à Richmond le 9 ; le même jour à la Providence ; le synode de Philadelphie fixa le 24 d'Octobre ; les églises protestantes épiscopales de Virginie, le 6 Novembre ; le synode Flamand de New-York, le 13

Novembre ; le finode du New-York et du New-Jersey, le 20 Novembre ; à Hartford il y eut pendant quelque tems des prières journalieres pour notre soulagement.

CHAPITRE XII.

Combat entre la loi de sa propre conservation et la loi de la charité. La loi de la charité victorieuse.

TANDIS que nos citoyens etaient pros crits dans plusieurs villes, tandis qu'ils etaient chassés comme criminels dans quelques autres, tandis que dans d'autres soit sains, ou malades, tout accès leur etait interdit, et qu'ils etaient forcés de repartir; c'est avec une satisfaction extrême, que j'ai á rapporter une conduite totalement opposée, qui ne peut manquer de faire une impression inéfaçable sur les cœurs des citoyens de Philadelphie, et d'y exciter désormais les plus vives emotions de la gratitude.

A Woodbury, dans le New-Jersey, il se tint, dans les premiers tems de notre fleau, une assemblée, dont l'objet etait d'aviser aux mesures qu'il pourrait être nécessaire de prendre. Une motion fut faite pour defendre toute communication avec Philadelphie ; mais quatre personnes seulement s'étant levées pour la soutenir, elle tomba, et une libre accès fut permis á nos citoyens.

Un nombre considerable des habitans de Springfield, dans le New-Jersey, se réunirent le premier d'Octobre, et après une mure reflexion sur la detresse de nos citoyens, ils prirent une resolution par laquelle ils offrent leur ville pour asile aux fugitifs de Philadelphie, et chargent leur comité de se procurer un endroit convenable pour servir d'hôpital aux malades. Les rev. Jacob V. Artsdalen, Mathias Meeker, et Mathias Denman, furent les plus actifs dans cette honorable entreprise.

J'ai été informé par une personne digne de confiance, que les habitans d'Elizabeth-Town avaient imité la conduite genereuse de ceux de Springfield ; mais je n'ai pu

me procurer une copie de leurs résolutions et mesures à cet égard.

A Chestertown, dans le Maryland, il fut établi, à une certaine distance de la ville, un endroit pour recevoir les voyageurs ou autres qui pourraient être atteints de la maladie ; ce refuge fut pourvu de toutes les choses nécessaires, et un médecin fut établi pour soigner les malades.

La seule mesure prise à Easton dans la Pensilvanie, fut d'obliger les fugitifs de Philadelphie à s'abstenir, pendant une semaine, de communiquer avec les habitans.

Les citoyens de Wilmington (Delaware) se sont conduits de la manière la plus généreuse envers nos malheureux citoyens. Ils furent dans le principe un peu effrayés, et ils arrêterent l'établissement d'une quarantaine et d'une garde ; mais bientôt ils se départirent de ces précautions, et accueillirent avec la plus grande liberté les gens venant de Philadelphie ; ils établirent un hôpital pour y recevoir nos citoyens malades, et ils le fournirent de toutes les choses nécessaires. Mais de huit ou dix personnes de Philadelphie mortes dans cette ville de la fièvre maligne, une seule avait été envoyée à l'hôpital ; les autres furent nourries et soignées dans les maisons où elles étaient tombées malades. Quelques humains, sensibles et généreux qu'aient été en général les respectables habitans de Wilmington, deux caractères parmi eux se sont manifestés d'une manière si prononcée, qu'ils méritent ici une mention particulière. Ce sont le docteur Way et le major Bush, dont les maisons furent toujours ouvertes aux fugitifs de Philadelphie, qu'ils reçurent sans le moindre appréhension et qu'ils traitèrent avec un degré de véritable hospitalité qui les honore infiniment. L'exercice de cette vertu ne fut pas concentré dans la sphère étroite de leurs amis et de leurs connaissances ; ils traitèrent avec la même humanité des familles entières qui leur étaient totalement étrangères. Cela fut d'autant plus important pour eux, et cela devint une charge d'autant plus grande, qu'il n'y avait, je crois, qu'un seul aubergiste (Brinton) dont la maison fut ouverte aux gens venant

de Philadelphie ; et qui devint par conséquent si surchargée qu'il fut fréquemment difficile d'y avoir accès.

Les exemples de cette espèce ont été très rares dans notre pays. Mais ils n'en sont que plus précieux, et ils doivent être exposés à l'applaudissement public. Puissent-ils opérer sur le peuple à l'avenir et dans des circonstances pareilles d'une terrible calamité ; et lui apprendre à tempérer ses frayeurs par un sentiment d'humanité et de sensibilité envers des malheureux fugitifs, tel que la prudence voudra le permettre, et à ne pas confondre, dans une aveugle proscription, les personnes saines avec les malades.

CHAPITRE XIII.

Maladie funeste aux medecins — Au clergé — Aux yvrognes — Aux filles de joie — Aux filles de service — Aux pauvres — Et dans les rues étroites — Moins funeste aux Francais — Et aux negres.

IL est rarement arrivé, que Messieurs de la faculté aient succombé en si grand nombre, qu'en cette occasion, aux travaux de leur perilleuse profession. Dans cinq ou six semaines, sans compter les etudiens en medecine, il n'est pas mort moins de dix medecins ; savoir, les docteurs Hutchinson, Morris, Linn, Pennington, Dodds, Johnson, Pierre Glentworth, Phile, Graham, et Green. A peine a t'il echappé à la maladie, un docteur exerçant qui fut resté dans la ville ; quelques-uns furent trois, et quatre, cinq fois malades.

Ce fleau a été aussi très funeste au clergé. Exposé dans l'exercice des derniers devoirs envers les mourants, à un danger egal à celui des medecins, il n'est pas etonnant, qu'un si grand nombre ait succombé. Voici les noms de ceux qui sont morts, les rev. Alexandre Murray de l'eglise episcopale protestante ; F. A. Fleming et Laurence Graefsl, de la catholique romaine ;

John Winkhaufe de l'Allemande reformée; James Sproat, des presbyteriens; William Dougherty, de l'eglise des methodistes; et quatre predicans distingués de la societé des amis; Daniel Offley, Hufon Langstroth, Michel Minier, et Charles Williams. Sept membres du clergé ont été dans le plus grand danger par la maladie, les rev. Robert Blackwell, Joseph Pilmore, William Rogers, Christophe V. Keating, Frederic Schmidt, Joseph Turner, et Robert Annan; mais ils se sont retablis.

La mortalité n'a pas été á beaucoup près aussi considerable parmi les femmes que parmi les hommes, * ni parmi les vieux et les infirmes que parmi les gens robustes et de l'âge moyen.

Cette maladie a été veritablement funeste aux buveurs et aux ivrognes, ainsi qu'aux personnes puissantes et d'une constitution robuste. Beaucoup de personnes de ce genre ont été atteintes, et peu s'en sont sauvées.

Elle a été également fatale aux filles de joye; la faiblesse et l'épuisement de leur constitution les rendait facilement la proie de la terrible maladie qui terminait bientôt leur miserable carrière.

Elle a été très destructive pour les filles de service; nombre d'elles avaient pris la fuite; de celles qui étaient restées, il en est mort beaucoup qui s'étaient comportées avec une fidelité extraordinaire.

Elle a été horriblement destructive parmi les pauvres; il est probable de croire, qu'au moins les sept-huitiemes des personnes mortes ont été enlevées dans cette classe. Les habitans des maisons mal-propres ont severement expié, par la quantité de ceux d'entr'eux qui ont été victimes, leur negligence a les tenir nettes. Des familles entières dans les maisons, ont été conduites au tombeau.

La mortalité dans les rues étroites, les petites allées, et dans les maisons privées d'une circulation libre d'air, a été incomparablement plus considerable

* Dans quelques congregations, les morts des hommes ont été presque doubles de celles des femmes.

que dans les rues larges et dans les maisons bien aérées. Il a péri dans quelques-unes de ces allées le tiers ou le quart de tous les habitans. Dans 30 maisons que renferme Pewter-Platter allée, 32 personnes sont mortes ; et il n'en est mort que 39 seulement dans une partie de Market-Street contenant 170 maisons. Les rues favorisées de l'air de la campagne ont très-peu souffert. De toutes ces rues spacieuses et aérées aucune n'a perdu autant de monde que dans Arch-Street près de Water-Street, que je puis citer à cause de sa proximité du foyer primitif de la maladie. Il est particulièrement à remarquer, que plus les rues étaient distantes de Waterstreet, moins elles ont souffert de la calamité.

Les Français récemment arrivés à Philadelphie ont été exempts de la contagion d'une manière particulière ;* la cause à laquelle on doit imputer cette différence mérite un examen particulier † ; elle a été attribuée par quelques-uns à leur mépris pour le danger ; mais quoique cette confiance ait pu y contribuer en quelque chose, elle ne résout certainement pas entièrement la difficulté, puisqu'il est connu qu'une infinité de personnes les plus courageuses de Philadelphie ont été comptées parmi les victimes. Beaucoup de Français ont attribué l'excessive fatalité de la maladie à la grande quantité de fruits prématurés et mal-sains portés dans nos marchés et consommés par toutes les classes du peuple.

Lorsque la fièvre jaune se manifesta dans la Caroline du Sud, les nègres, suivant le rapport d'un observateur exact, le docteur Lining, en furent entièrement préservés ; “ il y a, dit il, quelque chose de vraiment singulier “ dans la constitution des nègres, qui les garantit des “ atteintes de cette fièvre ; car, quoique beaucoup d'entr-

* Les Français établis depuis long tems ici ont presque autant souffert que les indigènes.

† Le fréquent usage que font les Français des lavemens, pourrait peut-être donner la raison de ce qu'ils ont été si généralement préservés. Ces lavemens nettoient les intestins, dégagent les voies intérieures, et préviennent la constipation, qui est une des causes les plus certaines de cette maladie et de plusieurs autres.

“eux fussent aussi exposés à la contagion que les garde-
 “malades, je n’ai cependant encore connu aucun exem-
 “ple de cette fièvre parmi eux, quoiqu’ils soient sujets
 “comme les blancs à la fièvre bilieuse.” * La même
 opinion a prévalu pendant long-tems à Philadelphie,
 mais elle était erronée : ils n’ont pas échappé à la
 maladie. Cependant ils en furent rarement atteints dans
 le commencement, et le nombre qui le fut sur la fin,
 n’était pas considérable ; et comme j’en ai été informé
 par un médecin distingué, “le mal cedait plus facile-
 ment chez eux aux efforts de la médecine que chez les
 blancs.” L’erreur qui regna à cet égard produisit un
 effet salutaire ; car, dès le premier période de la maladie
 on trouvait difficilement des blancs pour soigner les
 malades ; et si les nègres eussent éprouvé une terreur
 pareille, le sort des personnes attaquées du mal, nom-
 breuses comme elles étaient alors, aurait été excessivement
 aggravé. Dans le tems dont nous avons parlé, les
 anciens de l’église Africaine s’assemblerent, offrirent
 leur secours au maire pour lui procurer des garde-
 malades, et pour aider à enterrer les morts ; leurs offres
 furent acceptées, et Absalom Jones, Richard Allen et
 William Gray, se chargèrent de la direction de ces deux
 importans services. Le grand nombre des demandes
 faites pour des garde-malades donne occasion aux triche-
 ries, et cette facilité fut ardemment saisie par les plus vils
 des nègres † ; ils extorquerent deux, trois, quatre, jusqu’à
 cinq gourdes par nuit pour un pareil service, qui eut été
 bien payé à une gourde. Plusieurs d’entr’eux furent
 même surpris à piller les maisons des malades. Mais
 il est injuste de faire rejaillir sur tous les justes repro-
 ches mérités par la conduite de quelques-uns. Les ser-
 vices de Jones, Allen, Gray, et autres de leur couleur,
 ont été importans et méritent la reconnaissance publique.

D’après l’examen des livres de l’hôpital de Bush-hill,

* Essays et observations, Vol. II. page 407.

† Les friponneries dont il est ici question, sont loin d’avoir
 été seulement exercées par les nègres ; plusieurs des garde-
 malades blancs se sont conduits avec une pareille avidité.

il parait qu'il y est entré près de vingt negres, dont environ les trois quarts sont morts.

CHAPITRE XIV.

Etat de l'air; essai pour réfuter l'opinion que le froid et la pluie ont mis fin au désordre; table proportionnelle de mortalité.

L'AIR, pendant tout le cours des mois d'Août, de Septembre, et la plus grande partie d'Octobre, fut singulièrement sec et brûlant. La pluie sembla entièrement tarie. Diverses indications, qui rarement avaient manqué de produire un air pluvieux, tromperent les esperances, les vœux, et les prieres des citoyens. Le mal augmenta en fureur, à mesure que la saison s'avancait dans les mois de l'automne; la mortalité fut plus grande en Septembre qu'en Août, et encore plus grande dans le commencement et jusqu'à la mi-Octobre; et il merite d'être particulièrement observé, que, quoique l'esperance presqu'universelle des citoyens se fondât sur le froid et sur la pluie, et particulièrement sur la dernière, cependant la maladie a pris fin presque sans aucune pluie, et avec un degré très médiocre de froid; sa fureur peut être considérée comme s'être éteinte les 23, 24, 25 et 26 du mois d'Octobre; les personnes mortes après cette époque avaient été, pour la plupart, atteintes à une époque antérieure; et depuis, peu en ont été attaquées. Ces jours furent presque aussi chauds que la plupart des jours les plus funestes; le terme moyen du thermometre ayant été pendant ces jours à 60, 50, 71, et 72. Nos faibles lumieres ne nous permettent pas d'expliquer cela d'une maniere satisfaisante: dans le fait l'ensemble de la maladie, depuis sa premiere origine jusqu'à sa fin, a mis en défaut la sagesse et les calculs humains.

L'opinion avancée dans les paragraphes precedens a été combattue par beaucoup de personnes: et comme

L'extinction des maladies contagieuses, produites dans l'été ou dans le commencement de l'automne, a été toujours attribuée à la rigueur du froid et à l'abondance des pluies de la fin de l'automne ou de l'hiver, on a avancé que la nôtre avait partagé le même sort. Il devient donc nécessaire d'exposer les raisons de l'opinion contraire.

La cessation de ces maladies, suivant l'idée généralement admise, vient du froid ou de la pluie, ou de l'un et de l'autre en même tems. Si on la fait proceder du premier, comment rendrons-nous compte d'une mortalité plus grande en Septembre qu'en Août, d'autant que le degré de chaleur était considérablement diminué ? Comment expliquerons-nous une mortalité plus grande dans le commencement d'Octobre que dans Septembre, bien que la chaleur allât toujours en décroissant ? Si la pluie est la cause de la cessation de la maladie, comme le prétendent ceux qui attribuent sa déclinacion à la pluie qui tomba dans la soirée du 15 Octobre*, comment rendre compte de l'inefficacité de la pluie constante pendant toute la fatale journée du 12 Octobre, pendant lequel il mourut cent onze personnes, et cent quatre le jour suivant ? Pour éclairer cette matière, je supplie les lecteurs de fixer leur attention sur la table suivante,

Thermometre.

	à 3	P. M.	Morts.	Vent.	Air,
Sept.	19	70	61	SO	beau.
	20	69	67	SE	brume.
	21	78	57		beau.
	22	83	76		beau.
Oct.	10	74	93	NO	beau.
	11	74	119	O	beau.
	12	64	111	NO	pluie.
	13	69	104		beau.
	23	60	54	O	beau.
	24	59	38	NO	beau.
	25	71	35	S	beau, grand vent.
	26	72	23	SO	fombre.

* La pluie de cette soirée ne fut à aucun égard aussi considérable que celle du 12.

L'examen de cette table par une personne qui ne sera pas prevenue en faveur de l'opinion adoptée, la convaincra, je pense, de la justice de mon assertion, que l'accroissement ou la diminution de la violence de la maladie dependaient d'autres causes que du degré de chaleur, de froid, de pluie, ou de secheresse. Le terme moyen du thermometre, pendant les quatre premiers jours observés, fut de 75° et celui des morts 65. 5. Pendant les seconds quatre jours le même terme fut pour le thermometre de $70^{\circ} 25''$ quoique le terme moyen et effroyable des morts fut de 106. 75. et pour les derniers quatre jours, le terme moyen du thermometre fut de 65. 5. au lieu que celui des morts fut seulement de 37. 5. Pour faciliter ce rapprochement, je fais ici un resultat de la table precedente.

	Ther. moyen.	Morts
Terme moyen de Sept. 19, 20, 21, & 22	75	65
Oct. 10, 11, 12, & 13	70.25	106.75
Oct. 23, 24, 25, & 26	65. 5	37. 5

Ainsi, les jours ou la mortalité fut la plus grande, ont été de cinq degrés plus froid que ceux pendant lesquels les morts ont été seulement de cinq huitiemes ; et la difference de cinq degrés entre les seconde et les quatrième periode de quatre jours, ne sera sans doute pas pretendue suffisante pour expliquer une diminution de près des deux tiers. Pour porter encore plus loin l'examen du système de la chaleur, du froid, et de la pluie, examinons les quatre derniers jours d'Août. Le terme moyen de ces jours fut pour thermometre de 75. 5. et cependant il ne fut pour les morts que de 20. 75.

Je soumets à l'inspection des lecteurs le terme moyen de chaque semaine pour le thermometre et pour les morts depuis le premier Août jusqu'au 7 Novembre. *

* Lorsque les fractions excèdent la moitié, j'ajoute une unité ; lorsqu'elles sont au dessous de la moitié, je les passe sous silence.

	Terme moyen du thermometre.	Terme moyen des morts.
Août 1 au 7,	84	9
8 au 14,	85	7
15 au 21,	83	7
22 au 28,	77	15
29 au 31,	85	17
Sept. 1 au 7,	81	19
8 au 14,	74	35
15 au 21,	75	65
22 au 28,	76	70
29 et 30,	74	60
Oct. 1 au 7,	71	72
8 au 14,	71	100
15 au 22,	58	67
22 au 28,	58	39
29 au 31,	46	18
Nov. 1 au 7,	58	15

Il résulte de cette table, que, durant le mois de Septembre, il y eut régulièrement un accroissement rapide dans les morts, excepté le 29 et le 30, quoique l'air soit toujours devenu plus frais pendant presque tout ce tems. Que les défenseurs du système du froid et de la pluie comparent la première semaine de Septembre avec la seconde d'Octobre, ils verront que la première a été de dix degrés plus chaude que la dernière, quoique les morts de l'une aient été seulement la cinquième partie de celles de l'autre. Si après cela ils veulent dire que la différence de 13 degrés, entre la seconde semaine d'Octobre et la troisième et la quatrième du même mois, peut expliquer le décroissement de la mortalité depuis 100 d'abord jusqu'à 67, et ensuite à 39, je répondrai, seulement, que trop souvent une prévention opiniâtre obscurcit la raison, et empêche d'apercevoir la vérité, quoiqu'elle soit évidente.

En opposition à ce que j'ai avancé auparavant, il a été observé que les malheureux effets des jours très-chauds se sont fait ressentir pendant plusieurs jours suivans. Cette objection est d'une faible ressource, comme il est facile de s'en apercevoir à l'inspection de la

table. La chaleur de la première et de la seconde semaine d'Octobre fut la même, et cependant la mortalité fut dans la seconde près de moitié plus considérable que dans la première. La chaleur de la quatrième fut pareille à celle de la troisième, quoique durant l'une les morts aient été presque le double de ce qu'elles ont été dans l'autre.

J'espère, d'après cela, que le lecteur avouera que le suprême régulateur des vents et des pluies, sans avoir recours aux moyens, soit moraux, soit physiques, sur lesquels nous fondons notre principale confiance, a choisi le tems qu'il lui a plu pour préserver de la destruction ceux d'entre nous qui y avons échappé.

CHAPITRE XV.

Origine de la maladie.

LA maladie a très-indubitablement été importée des Indes occidentales. Cependant d'après différentes raisons faciles à sentir, il est difficile de déterminer avec une précision parfaite sur quel navire ou sur quels navires elle a été introduite, (car il est probable qu'elle a été portée sur différens navires venus des diverses Isles infectées). Que le mal a été importé je le prouve par les raisons suivantes, chacune desquelles, prise séparément, justifie cette opinion; mais toutes, prises collectivement, le prouvent d'une manière satisfaisante pour tout homme raisonnable et de bonne foi.

1^o. La fièvre jaune existait dans plusieurs des îles occidentales longtems avant de s'être manifestée ici.*

* *Extrait d'un papier de Londres, du 13 Aout 1793.*

“ La contagion apportée de Bulam, qui s'est d'abord manifestée à la Grenade, se repand de la manière la plus allarmante. Quatre-vingt personnes sont mortes dans un jour de cette épidémie à la Grenade.”

[Il paraît par un paragraphe suivant du même papier, que la maladie était positivement regardée être la fièvre jaune.]

Extrait du Courier, papier de Londres, du 24 Aout.

“ Avant le depart de la flotte d'Antigue, telle y était la

2°. Il est arrivé dans le mois de juillet plusieurs navires venant de ces Îles?

3°. A peine a-t-on pris quelques précautions pour se préserver de la contagion.

4°. Un citoyen respectable de Philadelphie, subcargue d'un de nos navires, a vu mourir six ou sept personnes malades de cette fièvre dans le mois de juillet au Cap-Français, à bord d'un briq chargé pour ce port. *

5°. Un navire arrivé ici du Cap Français en juillet, a perdu plusieurs personnes de son équipage par cette fièvre, pendant son passage.

6°. Une personne du Cap-Français est morte de cette même fièvre à Marcus-Hook, † et il en est mort une autre à Chester. ‖

la crainte de la contagion, que tous les batimens venant de la Grenade étaient obligés à faire quarantaine, et toutes les lettres de la dernière de ces îles étaient purifiées à la première. On dit que la contagion a gagné à la Dominique.”

Extrait de l'Observateur, papier Anglais, du 25 Aout.

“ La peste, nous l'apprenons avec douleur, s'est manifestée dans plusieurs de nos îles occidentales. On dit que les symptômes en sont on ne peut plus alarmans à la Grenade et à la Dominique.”

Extrait d'un papier de Kingston, du 12 Octobre.

“ Les îles de la Barbade et de la Dominique continuent à être affligées de la fièvre contagieuse; il est mort environ trois cents blancs, dans la première de ces îles, et près de cinq cents dans la dernière.”

* Je suis prêt à communiquer à ceux qui l'exigeront le nom du subcargue et celui du briq.

† “ Je déclare ici que j'étais à Marcus-Hook vers la fin de Juillet, lorsqu'il y mourut une femme nouvellement arrivée là par un des navires récemment venus du Cap-Français: que je fus informé par un Français voisin qu'elle était morte de la fièvre jaune; que cette personne brula une quantité de gaudron à la porte, dans le dessein, comme elle m'en informa, de purifier l'air.

JOHN MASSEY.”

‖ La connaissance que j'ai eu de la mort de cette personne, me vient d'une lettre écrite par le dr. William Martin au dr. Currie.

7°. Les navires dans lesquels ces perionnes sont arrivées, et qui etaient infectés par la contagion des malades et des morts, ont abordé librement nos quais, et particulierement celui où le mal s'est manifesté pour la premiere fois.

8°. Des personnes atteintes de la fievre jaune ont été débarquées dans notre ville de dessus les navires arrivés des indes occidentales.*

9°. Des corps morts ont été surpris avoir été déposés secretement de quelques bords de ces navires.

10°. Il y a la plus grande apparence de croire les lits et les hardes des malades et des morts n'ont été détruits, mais au contraire qu'ils ont été app dans notre ville.

11°. Cette maladie avait tous les simptômes teristiques qui l'ont faite remarquer dans les o où son importation etait evidente.

Enfin, de tous les raisonnemens avancés pour appuyer l'opinion que cette maladie a été engendrée ici, le seul qui ait seulement l'apparence de la vraisemblance, c'est celui qui est fondé sur l'influence d'une saison brûlante, telle que nous avons eue l'été dernier, raisonnement refuté sans replique par les temoignages reunis de Lind, Lining, Warren et Bruce, qui ont affirmé, de la maniere la moins equivoque, qu'elle ne dependait pas de l'air.

“ Il ne parait pas, d'après les plus soigneuses observations sur les variations de l'air ou les autres differences des saisons, que j'ai pu faire depuis plusieurs années, que cette fievre soit á aucun egard causée ou beaucoup influencée par elles ; car, je l'ai rencontrée dans tous les tems et dans toutes les saisons, aussi bien dans le tems le plus frais que dans le plus chaud de l'année.” †

“ Cette fievre ne peut pas paraître prendre son origine d'aucune modification particuliere de l'air, independante des miasmes contagieux comme l'a autrefois

* Le major Hodgdon et plusieurs autres peuvent attester la verité de ce fait.

† Hillary, sur les maladies de la Barbade, page 146.

fort bien observé le docteur Warren ; car depuis vingt-cinq ans il n'y a eu seulement que quatre époques épidémiques dans les automnes des années 1732, 39, 45, et 48, quoique aucune de ces années (si on en excepte 1739, dont l'été et l'automne furent singulièrement pluvieux) ne fut ni fut plus chaude ni plus pluvieuse (et quelques-unes l'ont été moins) que les étés et les automnes de plusieurs de autres années, dans lesquels nous ne trouvons pas un seul exemple de quelqu'un atteint de la fièvre ; ce qui serait contraire à ce qui aurait dû arriver si cette fièvre était l'effet des modifications particulières de l'air, abstraction faite de miasmes contagieux."*

“ *In omni anni tempestate, sese effert hic morbus; symptomata autem graviora observantur, ubi calor magnus cum multa humiditate conjungitur.*” †

CHAPITRE XVI.

Faits et courtes reflexions—Collection de morceaux detachés. ||

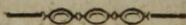
LE manque d'un hôpital particulier où l'on pourrait envoyer les personnes atteintes des maux contagieux, et le besoin d'une loi expresse à ce sujet, qui donnerait à l'autorité civile le pouvoir d'agir avec l'énergie

* Lining, *Essais et Observations Politiques et Littéraires*, vol. II, page 406.

‡ Bruce, cité par Lind, sur les climats chauds, p. 237.

|| Ce chapitre et le suivant demandent quelque apologie. Plusieurs des anecdotes qui s'y trouvent sont de peu d'importance si ce n'est par ce qu'elles tendent à éclairer l'état de l'esprit public, pendant un tems où les la peur s'emparer de tous les esprits. Si l'on considère la chose sous ce point de vue, on sentira qu'il est à peine une circonstance, dans ce période fertile en événemens, qui doit être laissée dans l'oubli. Plusieurs d'un genre agréable ont été introduites pour servir de relief à la nature sombre d'une narration dont les principaux caractères sont la mort et la destruction.

nécessaire dès la première irruption d'un pareil fléau destructeur, ont été les causes de nos peines récentes; car, humainement parlant, si des mesures décisives eussent été adoptées avant le premier de Septembre, lorsque le mal n'existait encore que dans une rue, et dans peu de maisons de cette rue, il y a peu de doute qu'il n'eût été éteint en très-peu de tems. Mais les malheurs précédens de cette ville en 1762 avaient été bientôt oubliés, et aucunes mesures n'avaient été prises pour se préserver d'un pareil fléau lorsqu'il viendrait envahir la ville. On doit espérer que notre législature, ainsi que celles de tous les Etats de l'Union verront la nécessité de soumettre cet important sujet à l'examen qu'il mérite si amplement, et de prendre des mesures contre de pareils malheurs pour l'avenir. A Spalato, dans l'Italie, où la peste regna il y quinze ou vingt années, les personnes atteintes étaient soumises à une peine capitale si elles ne déclaraient pas leur situation à l'autorité preposée à cet égard; et la même peine fut établie contre ceux qui négligeraient de dénoncer les personnes atteintes qu'ils connaîtraient. Cela est trop sévère pour la douceur paternelle de notre code criminel; mais il est nécessaire d'établir quelques peines en pareil cas. En vérité l'établissement de Lazarets serait si avantageux que ce serait un objet de desir pour les malades d'y être transportés.

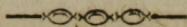


Il est à peine concevable que les funérailles des personnes absolument étrangères aient peu être un sujet de satisfaction. Cependant elles produisirent cet effet. Après avoir été accoutumé pendant si long-tems à voir porter les corps morts sur la fleche d'une voiture, la vue d'un corps porté en terre par des hommes, présentait quelque chose de semblable à ce qui se pratiquait dans les tems antérieurs à la fièvre; et je pense que la satisfaction excitée par cette vue absorbait toute idée de la personne décedée.

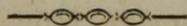


Le plus grand nombre des cimetières de Philadelphie présente un aspect extrêmement effrayant; ils

ressembloit beaucoup à des champs labourés, et s'il y avoit quelque chose capable de faire sur le cœur une impression indelebile sur l'incertitude du titre en vertu du quel nous tenons notre précaire existence, il feroit impossible qu'un tour fait dans ces lieux ne produisît pas un pareil effet ; mais il est á craindre, que le souvenir de toutes les scenes de detresse dont nous avons été les temoins ne s'évanouisse avec le danger.



Il a été nié que la même personne fut susceptible d'être atteinte deux fois de la fièvre jaune. Cette opinion pouvant inspirer de la confiance aux convalescens et á ceux qui sont entierement retablis, pourrait peut-être assez á propos être laissée sans contradiction, lorsqu'on n'a pas la verité pour objet. Plusieurs personnes dans cette ville ont été atteintes deux fois de la maladie. Je fais qu'il est commun d'appeler cela une rechute. Mais, soit rechute ou non, les personnes dont je parle ont été malades, se sont retablies entierement, et ont retombé une seconde fois. Quelques-unes n'existent plus, témoin M. Fleming. M. Wm. Young a été plus mal la seconde fois que la premiere.



Un observation de la plus grande importance pour la cause de l'humanité m'a échappé dans les premieres editions, et elle merite une attention vraiment particuliere dans toutes les circonstances semblables à la crise que nous avons éprouvée. Dans le nombre prodigieux des personnes qui ont été victimes de cette maladie, il est probable de supposer que la moitié ou le tiers ont seulement péri par le défaut de soin et de l'attention necessaires, défaut qui doit être attribué à la terreur extraordinaire. Presque tous les retablissemens remarquables sont dus, après la providence, á la fidelité des maris, des femmes, des enfans, et des domestiques, qui ont bravé les dangers, et ont eu la force d'obeir aux lois de l'humanité. Il y a plusieurs exemples de personnes que l'on peut dire avoir été par de pareils moyens arrachées aux ferres de la mort, puis-qu'elles ont été á une telle extremité que déjà leurs cercueils etaient préparés : et, pour l'en-

couragement de ceux qui, dans un autre tems et dans un autre lieu, auraient leurs parens ou leurs amis dans cet état malheureux, il doit être remarqué que peu de ceux qui ont rempli leurs devoirs envers leur famille, en ont souffert. Il y a des exemples de personnes qui ont soigné et secouru six, huit, et dix malades desespérés dans leurs propres maisons, sans que ces personnes aient attrapé la contagion. D'autres avant leur maladie et apres leur retablissement ont soigné et retabli leur familles. Wm. Young n'avait pas moins de dix malades dans sa maison, et presque tous dans le même tems ; il veilla sur eux jusqu'à ce qu'il fut atteint lui-même ; et pendant sa maladie, il dirigeait les soins qu'on leur donnait aussi efficacement que s'il eut été en santé. Apres son retablissement, il se remit à les soigner ; de toute sa famille, sa femme seule est morte, et on a supposé que sa mort avait été précipitée par son état avancé de grossesse. On a vu des personnes seules avoir la maladie dans des familles nombreuses de huit, dix et douze personnes, et aucune des autres n'en être atteinte. Dans la famille de David Clark, qui est mort de la fièvre maligne, on ne comptait pas moins de vingt-deux personnes, dont aucune ne tomba malade, quoiqu'il reçût de toute sa famille les mêmes soins que s'il eut été atteint d'une autre maladie. Pas un de ces charretiers, employés par le comité au perilleux office de transporter les malades et d'enterrer les morts, n'en a été atteint.* Les garde-malades à Bush-hill ont tous échap-

* L'humble sphère de la vie dans laquelle il se trouve placé ne m'empêchera pas de faire mention d'un homme estimable et fidele, Thomas Wilkinon, employé par le comité au transport des malades, et à la sépulture des morts, depuis son organisation jusqu'à la cessation du desordre. Tel était l'état dangereux de quelques cadavres, qu'il revenait rebuté de l'accomplissement de son devoir. Dans une occasion, en levant le corps d'une femme morte depuis plusieurs jours, il fut couvert d'un sang pourri. Il persevera cependant toujours de la manière la plus courageuse, à travers des dangers qui rendaient sa conservation aussi étonnante que celle de Girard, Helm, Helmuth, madame Saville et autres. Il y a lieu d'espérer que la commune lui fera un sort favorable dans lequel il puisse passer le reste de ses jours.

pé, à l'exception de deux ; il en est de même des respectables directeurs. Thomas Boiles, le locataire qui occupait le bâtiment de Bush-hill, lorsqu'il fut pris pour un hôpital, le 31 du mois d'Août, resta là jusqu'au 29 d'Octobre avec sa femme, et six enfans, parmi lesquels aucun ne fut atteint de la fièvre maligne. Puissent ces exemples suffire dans les tems à venir pour empêcher la crainte d'étouffer totalement la raison, et de produire des scènes de cruauté qui font rougir l'homme pour son espèce.

—○○○○—

Une grande quantité de pigeons sauvages dans le printemps est regardée, parmi les gens de la campagne, comme le pronostic d'un été mal-fain ; je ne puis dire si ce presage a jamais été vérifié avant cette époque ; mais il est très-certain, que, durant le printemps dernier, le nombre de ces oiseaux portés au marché a été immense. Jamais, peut-être, auparavant on n'en avait vu en aussi grande quantité.

—○○○○—

Plusieurs classes du peuple ont considérablement profité du désastre public. Les faiseurs de cercueils ont eu un travail prodigieux, et ils y ont mis en général un haut prix. La majeure partie des magasins détaillistes ayant été fermés, ceux qui ont resté ouverts ont eu un débit extraordinaire, la masse des affaires se trouvant partagées entre un petit nombre de personnes. Ceux qui avaient des voitures à louer pour le transport à la campagne des familles fugitives, recevaient tout ce qu'il leur plaisait de demander. Les propriétaires des maisons distantes de la ville, depuis trois jusqu'à vingt milles, qui voulurent les louer en tout ou en partie, en retiraient des loyers considérables. Les deux notaires chargés de faire les protestations pour le compte des banques, ont gagné immensément à l'absence des négocians et marchands.

—○○○○—

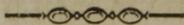
J'ai appris, avec un plaisir bien vif, que quelques propriétaires de maisons, touchés de la détresse de leurs locataires, ont pris la résolution généreuse de faire remise des loyers échus pendant la durée de la maladie. Si cet

exemple eut été imité par tous, il eut réfléchi sur eux l'honneur qui en résulte. Mais il y a des hommes dont les cœurs endurcis méconnaissent la compassion : en effet, dans le tems où le mal était dans le plus haut période, il y a eu des propriétaires qui se sont emparé de la modique propriété des pauvres locataires de chambres absolument dans l'impuissance de payer leurs loyers. Un homme écrivit au comité pour l'informer, que la pauvreté de ses locataires les mettait dans l'impossibilité de le payer ; c'est pourquoi il demandait que le comité nommé pour le secours des pauvres payât les arrerages qui lui étaient dus. Une autre personne, une veuve opulente, procura des recommandations pour quelques chambristes, ses locataires, et le comité leur donna à chacun une somme modique. Aussi-tôt qu'ils l'eurent reçue, elle se saisit de leur argent, et de leurs habits.

Un homme avait perdu sa femme de la maladie ; il avait lui-même perdu entièrement la vue, et il se trouvait sans moyens, avec deux jeunes enfans ; cependant, son propriétaire, pendant qu'il était encore convalescent, fit saisir ses hardes et ses meubles, et le mit dehors !!!

“ Il vaudrait autant demander au loup, pourquoi il a fait
 “ bêler la brebis pour son agneau, que de chercher à ramol-
 “ lir (ce qu'il y a de plus dur ?) son cœur de rocher.”

Shakespeare.



Je pense que le lecteur trouvera plus de plaisir en parcourant les traits qui honorent la nature humaine, qu'en voyant ceux d'une espèce différente. Une femme aimable de New-York, touchée de la situation des nombreux orphelins de cette ville, écrivit à un membre du comité, et le pria de lui en choisir un aussi ressemblant qu'il serait possible à un enfant qu'elle avait perdu ; elle en demandait surtout un qui fût sans aucun appui, s'il était possible d'en trouver un. Elle se proposait de l'adopter, et de se joindre à son mari pour lui consacrer toute la tendresse à laquelle un de leurs propres enfans pourrait prétendre. N'y aurait-il pas de l'injustice à égarer le nom de cette femme respectable ? J'entends

tous mes lecteurs me répondre l'affirmative, et je veux en conséquence le leur révéler ; c'est Suzanne Willet. Plusieurs demandes de cette nature ont été faites par nos propres citoyens.

—○○○—

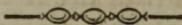
Dans l'été de 1791, la fièvre jaune se manifesta à New-York dans une partie de Water-Street ; et à proportion de sa sphère, elle fut là aussi funeste qu'elle la été ici. Elle commença en Août, et dura jusqu'à la mi-Septembre, à laquelle époque elle disparut entièrement ; et depuis elle n'a jamais paru dans cette ville. Cela devrait dissiper les craintes de plusieurs d'entre nous, qui, toujours disposés à voir les choses sous leur aspect malheureux, effrayent le peuple en lui pronostiquant que nous devons être affligés des mêmes fléaux le printemps ou l'été prochains. Tous les symptômes furent aussi dangereux et alarmants à New-York qu'à Philadelphie ; beaucoup de personnes furent enlevées en trois jours : la stupeur, le délire, la couleur jaune, le vomissement noir, et la mort se succédant rapidement l'un à l'autre * elle ne se repandit pas à cette époque au-delà d'une rue, quoique autant que j'ai pu en être instruit, aucune précaution n'eut été prise pour arrêter ses progrès. Le même genre de maladie régna avec une grande violence dans cette ville en 1762, elle disparut dans le mois de Novembre ; et depuis elle n'avait plus reparu à Philadelphie.

—○○○—

L'été et l'automne de cette année ont été mal-sains dans beaucoup d'endroits de l'Union autant qu'à Philadelphie. J'ai été informé, sans pouvoir en constater la vérité ou la fausseté, qu'à Lynn dans Massachusets, il s'était manifesté en Août, une fièvre maligne semblable à la notre. Dans plusieurs villes de la Virginie, les fièvres intermittentes ont été beaucoup plus fréquentes et plus mortelles, que dans les époques précédentes. Georgetown, et ses environs, qui sont en général très

* Lettre d'un médecin de New-York à son ami dans le New-Jersey ; *Fédéral Gazette*, Sept. 21, 1793.

sains, ont perdu dans l'espace de peu de semaines l'été dernier, un nombre inoui de personnes, mortes du flux, qui a aussi ravagé plusieurs endroits de l'Amérique. L'influence s'est généralement repandue dans toute l'Union, et elle a été vraiment funeste; elle s'est montrée deux fois à Vermont, où la maladie putride a pareillement enlevé beaucoup de monde. Le flux et la fièvre putride ont été extrêmement meurtriers à Harrisburg et à Middletown, dans cet état, et ont emporté, j'en suis particulièrement informé, la quinzième partie des habitans. L'état de la Delaware, et particulièrement le comté de Kent, ont souffert considérablement des fièvres d'automne qui ont causé une grande mortalité. Une colique bilieuse a régné avec violence à Douver, dans le même Etat, durant l'été dernier, et elle y a été extrêmement funeste. A Paulings-Kill, dans le comté de Suffex, état de New-Jersey, une fièvre bilieuse et intermittente a fait un très grand ravage. Et plusieurs autres endroits ont éprouvé une mortalité extraordinaire, qui, sans la calamité de Philadelphie qui a absorbé l'attention publique de tous les côtés et qui a été l'objet de comparaison, aurait produit de grandes allarmes et de grandes difficultés.



Il est difficile de faire une juste évaluation du nombre des citoyens qui ont pris la fuite. Dans la ville, depuis Vine street jusqu'au Sud, d'après la surveillance d'un homme établi par le comité, on a trouvé que le nombre des personnes absentes était de 8600 sur 21000 habitans. Mais comme ce travail a tenu plusieurs semaines, il doit y avoir eu nécessairement des variations considérables; l'emigration n'était pas finie dans ces rues dont l'inspection fût faite dans l'origine, et on rentrait déjà en quantité dans la ville pendant qu'on en inspectait la dernière partie, il est probable que ces variations se balancent réciproquement, et que l'emigration a été égale dans les faubourgs, à celle de la ville. C'est pourquoi nous ne pouvons pas nous tromper de beaucoup en estimant à environ 17000 le nombre de ceux qui ont quitté la ville. Ce nombre

est moindre que ma premiere supposition, que j'avois porté à 23000. Je laisse au lecteur à determiner laquelle de ces deux hypotheses est juste, ou s'il y en a une qui le soit.

—○○○—

L'on connaît parfaitement l'effet que produit la crainte en preparant le corps aux atteintes de la fièvre jaune, et autres maladies, et en augmentant leur malignité lorsqu'on en est attaqué. L'exception suivante à la regle generale, est curieuse et interessante. Une jeune femme, dont la frayeur etait si excessive, que non seulement elle la rendit malheureuse depuis l'origine de la contagion, mais qu'elle troublait encore le bonheur de la famille où elle vivait, avait à soigner sept personnes toutes dans un etat dangereux et dont il en est mort une. Ses soins furent assidus et continuels, pendant près de trois semaines. Pourtant elle n'a jamais été atteinte.

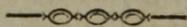
—○○○—

Les horloges et les montres de la ville, ont presque toujours été en défaut pendant la contagion ; il etait à peine resté un horloger, et peu de gens observaient comment le tems s'écoulait. Une nuit les Watchmen annoncerent dix heures lorsqu'il n'en etait que neuf, et cette erreur se perpetua dans les heures suivantes.

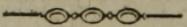
—○○○—

L'Esperance, navire de Londonderry, arriva dans notre riviere, vers la fin d'Août. Une maladie maligne regnait parmi les passagers ; en consequence de quoi des ordres furent données de les débarquer à State-Island pour y subir une visite; neanmoins plusieurs d'entre-eux vinrent dans la ville, et augmenterent les dangers deja existans. Alors parut, le 3 Septembre, une proclamation du maire, par laquelle il invitait tous les citoyens à ne rien negliger pour decouvrir de pareilles personnes, et empêcher qu'à l'avenir il ne s'en introduisit aucune, sans un certificat prealable, comme aussi à denoncer aux magistrats ceux qui recevrait chez eux de pareils indivi-

dus, afin de les poursuivre avec toute la rigueur des lois. Il se présente à ce sujet une reflexion naturelle que je ne supprimerai pas. Nos citoyens ont été généralement portés à censurer severement les habitans des villes dans lesquelles des precautions rigoureuses avaient été prises pour prevenir les progrès du mal qui regnait ici ; et pourtant nous voyons que notre propre conduite, dans une occasion à peu près semblable, n'a pas été de beaucoup differente. Ce n'est pas cependant que j'entende justifier sans exceptions les mesures qui ont été prises dans tous les endroits ; bien loin delà, plusieurs d'entr'elles ont été extrêmement severes et aussi inutiles. Car toute les precautions necessaires pouvaient se concilier avec un certain degré de soulagement et de commodité pour des concitoyens jouissant d'une bonne santé, voyageant pour leur plaisir ou pour conserver leur santé et même leur vie : au lieu de cela il semble que dans beaucoup d'endroits on a, quoique sans motifs, tout employé même jusqu'au moyens de rigueur. On ne pourrait, sans impartialité, blamer d'aussi sages precautions.



La proclamation du gouverneur Moultrie annonçant l'existence de la fièvre maligne à la Grenade, &c. &c. et ordonnant une quarantaine, parut le 7 Juin.



Quelques-uns des maîtres de poste dans les differents Etats, ont usé de la precaution de tremper avec des pinettes dans du vinaigre les lettres venant de Philadelphie avant que de les toucher. Plusieurs des abonnés aux papiers de Philadelphie, les faisaient arroser de vinaigre par leurs domestiques et secher au feu, avant que d'oser les toucher.



Joseph Inskeep avait donné ses soins à plusieurs personnes malades d'une famille voisine : lorsqu'il se trouva malade lui même il demanda du secours et des soins, * il

* Sa femme était malade en même tems.

ne peut en trouver aucuns, pas même dans ceux qu'il avait soigné : qui le croirait !

Beaucoup de nos citoyens qui avaient fui de la ville, avaient négligé ou oublié de laisser à leurs domestiques l'argent nécessaire pour leurs subsistance ; en sorte que quelques-unes de ces malheureuses creatures etaient à la merci de la charité de leurs voisins.

Quelques-uns de nos artisans se trouvant sans emploi desirerent se procurer du travail aux chemins nouveaux que l'on a entrepris : mais les gens employé à cet ouvrage convinrent entr'eux que si on accedaïta leur demande ils abandonneraient tous le travail ; de sorte que les inspecteurs furent obligés de renoncer à cette idée.

La trop grande securité des habitans de Philadelphie dans le principe de la maladie, doit être fortement déplorée. La majeure partie des personnes mortes de la fièvre maligne avant le 25 d'Août furent conduites au tombeau avec l'appareil ordinaire du cortège généralement usité dans cette ville. La majeure partie des personnes qui à cette époque menaient les morts au cimetiere, et plusieurs de ceux qui assistaient aux funeraïlles, furent promptement atteintes de la maladie et y succomberent.

Sebastian Ale, vieux fossoyeur, privé depuis longtems de l'odorat, s'imagina qu'il ne pouvait pas attrapper la maladie et continua ses fonctions avec confiance. Un mari et sa femme qui etaient tombés malades ensemble, ayant desiré être enterrés dans le même tombeau ; moururent à peu de jours de distance l'un de l'autre : à l'ensevelissement du dernier d'eux, Sebastian fut employé pour rouvrir le tombeau du précédé ; il frappa sur la bierre et la cassa, il en sortit une vapeur si insupportable et si dangereuse, qu'il en tomba malade immédiatement et mourut un ou deux jours après.

Le fléau de la fièvre jaune est tombé sur certaines

familles avec une extrême sévérité. Il y a plusieurs exemples de cinq, six personnes mortes dans la même famille et même de huit et dix, et dans celle de Godfrey Gebler il n'y a pas eu moins de onze personnes périées. Le docteur Sproat, sa femme, son fils et sa fille; Michael Hay, sa femme et trois enfans; David Flickwir et cinq personnes de sa famille; Samuel Weatherby, sa femme et quatre grands enfans n'existent plus. Et il y a des exemples innombrables d'un ravage aussi considérable dans des familles particulières. Il y a dans cette ville, une maison de laquelle plus de vingt personnes ont été menées, quelques-unes à Bush-hill, mais le plus grand nombre au tombeau.

Il y a un fait concernant cette maladie qui prouverait que l'observation des devoirs de l'humanité envers les fugitifs de Philadelphie, n'eût pas été d'une pratique aussi dangereuse qu'on se l'était universellement imaginé; dans la défiance de toutes les résolutions prises par les habitans des différentes villes, beaucoup de nos citoyens contagieux ont trompé leur vigilance, et se sont réfugiés au milieu d'eux; et on a remarqué dans très peu de cas, qu'ils eussent communiqué la contagion. Trois personnes moururent de cette maladie dans une maison près de Woodbury, dans le New-Jersey; elle avait été soignée pendant leur maladie par la famille sans aucune communication de mal. Six ou sept personnes sont mortes à Darby, autant à Germantown, et huit à Haddonfield, sans avoir communiqué la maladie à aucun des habitans. Un homme de Philadelphie, appelé Cornell, mourut à New-York deux jours environ après son arrivée; il décéda dans une pension, où étaient plusieurs pensionnaires, dont un coucha dans le même lit que lui; deux personnes de la famille seulement furent légèrement indisposées, mais non pas au point d'exiger les secours de la médecine. Plusieurs autres personnes de Philadelphie atteintes de la maladie, moururent dans la même ville, et la contagion ne se communiqua à pas. Un homme mourut de la même maladie dans une des principales auberges de Baltimore; beaucoup de personnes l'avaient

vistés et soignés sans accident, pendant tout le cours de sa maladie; personne ne fut malade, excepté son medecin, dont l'indisposition ne fut pas de longue durée. Il y a eu un grand nombre d'exemples pareil à Burlington, á Bordenton, Lambertton, Princeton, Brunswick, Woodbridge, Newark, Lancaster, et plusieurs autres places.

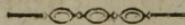
Depuis la premiere edition de cet ouvrage, j'ai été informé par nombre des personnes dignes de confiance, que l'opinion que la maladie n'avait pas été communiquée hors de Philadelphie, était erronnée. Une famille appelée Hopper, proche de Woodbury, la prit de quelques-uns de nos citoyens malades, et trois personnes en moururent. Une femme, dans le comté de Chester, qui avait nourri et logé quelqu'uns des malades, mourut de la fièvre maligne. Une personne malade de Philadelphie s'étant réfugiée à Trenton communiqua la maladie dans une famille, desquelles trois personnes moururent. Un negre domestique appartenant a M. Morgan de la bay de Pensaucon, dans le New-Jersey, prit un lit infecté qui flôtait sur la Delaware, et qui repandit la contagion dans la famille, md.Morgan et sa fille en moururent. La maladie avait été introduite á Abington dans la famille de M. Cadwallader, par son fils venant de Philadelphie, plusieurs personnes en furent victimes. Quelques autres en differens endroits, attrapérent la contagion et en moururent. Mais les exemples de cette espèce ont été extrêmement rares, si l'on compare le nombre des personnes qui ont emporté d'ici la maladie, avec celui de celles qui en font mortes dans l'exterieur.

CHAPITRE XVII.

Autre collection de fragmens.

Ceux qui reflexissent sur les nombreux et scandaleux exemples de cruauté et d'abandon envers des amis et des parents, qui ont eu lieu á Philadelphie, quelle que

soit leur douleur, ne peuvent être surpris que dans la campagne et dans plusieurs villes, les Philadelphiens aient éprouvé de l'inhumanité de la part des étrangers. La consternation universelle avait été dans le cœur du peuple les plus honorables sentimens de l'humanité. Et dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, le soupçon faisait autant de tort que la réalité. Beaucoup de voyageurs de cette ville, épuisés de fatigue et de faim, n'ont pu trouver ni abri ni subsistance, et ont été victimes de la frayeur, et non pas du défaut d'humanité, de ceux à qui ils avaient demandé du secours.* Les exemples de cette espèce se sont montrés sur presque toutes les routes de Philadelphie. Les gens soupçonnés d'être atteints de la maladie, ont été forcés par leurs compagnons de voyage, à quitter les stages, et réduits à périr dans les bois sans pouvoir se procurer du secours. A Easton dans le Maryland, un chariot chargé de marchandises de Philadelphie fut aussitôt brûlé.



Dans une ville du Jersey, une association entreprit d'empêcher toute communication avec Philadelphie et les habitans convinrent de monter la garde alternativement: un homme qui avait des principes opposés à cette sévérité, refusa de se soumettre à ce devoir ou plutôt de se joindre à ce complot; on en donna avis et toute communication fut interdite avec lui. On lui refusa les choses d'absolue nécessité pour la vie; un boucher qui passait devant sa porte, à qui il demanda des provisions, lui répondit qu'il avait bien assez de viande, mais qu'il n'en avait pas pour lui. Etant sorti de sa maison pour peu de tems, et étant allé sur le chemin de Philadelphie, mais pas à trente milles de la ville, il fut arrêté à son retour par la sentinelle de l'association, et comme il insistait pour continuer son chemin, l'autre l'ajusta avec son fusil, et aurait tiré sur lui sans l'arrivée d'une tierce.

* En général les fugitifs de Philadelphie étaient aussi sévères dans leurs précautions envers ceux qui avaient fui plus tard qu'eux, qu'aucune personne de la campagne.

Le fils d'un citoyen de Philadelphie arriva dans une ville de la Virginie, quatorze jours avant qu'on y eut établi la quarantaine de vingt jours ; cependant il fut après le tems de ce séjour, obligé de subir encore la quarantaine entière, ce qui fit trente-quatre jours, sans compter plus de six jours passés sur la route.

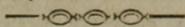
—○—○—○—

Un fugitif de Philadelphie, qui avait été en route près de trois semaines, eût à passer un bac dans un État voisin, et était pourvu des certificats nécessaires pour constater la longueur de son absence. Il se mit dans le bac avec sa femme et sa voiture, et passa sur le rivage opposé ; là on s'opposa à son débarquement comme n'ayant pas un certificat du magistrat particulier à cet effet dans le pays. Il fut de dedans le bateau sur un rocher, et la sentinelle lui jura qu'il lui brûlerait la cervelle, s'il faisait un pas de plus. Sa femme qui était restée dans le bateau, fut dans des angoisses mortelles parce que les batelliers étaient ivres, les chevaux de la voiture effrayés, et que le vent était très violent ; malgré ses supplications et ses offres de prouver la longueur de son absence, il fut obligé de revenir pour chercher le magistrat désigné. Lorsqu'il arriva à sa maison qui était à plusieurs milles de ce passage, la justice se cacha elle même de crainte de gagner la contagion. Il alla alors chez un autre à quelques milles plus loin. Il était neuf heures lorsqu'il revint au bac, et il lui fallut attendre jusqu'au lendemain matin.

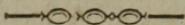
—○—○—○—

Un pauvre homme était tombé malade sur la route à un village peu éloigné de Philadelphie. Il fut abandonné, demandant en vain de l'eau pendant longtems ; à la fin, une vieille femme lui en porta une pleine cruche, et n'osant s'approcher de lui, elle la plaça à une certaine distance, en invitant le malheureux à se trainer jusque là ; ce qu'il fit. Après avoir passé là environ quarante-huit heures, il y mourut, et son cadavre resta pendant un certain tems dans un état de putréfaction, jusqu'à ce que les voisins eussent engagé deux nègres bouchers à l'enfouir, moyennant vingt-quatre gourdes. Ils creu-

ferent une fosse sous le vent avec une fourche, ils accrochèrent une corde au tour de son col, et le trainerent dans la fosse ; ensuite d'aussi loin qu'ils le purent, ils jetterent de la terre dessus pour le couvrir.



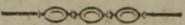
Un de nos citoyens perdit son frere de la fièvre maligne à la campagne, et d'après les frayeurs des voisins, il ne peut même obtenir de personne qu'on lui fit une bierre. Il fut obligé de plier le corps dans une couverture, de lui cruser un tombeau, et de l'ensevelir lui même.



Dans une petite ville peu éloignée de Philadelphie, des tentatives arbitraires furent inhumainement faites pour obliger un de nos fugitifs à monter la garde contre ses propres concitoyens. Il s'y refusa, et comme on le vit décidé à résister à tous les efforts, on fut obligé de le laisser tranquille.



Dans un des ports Americains, un navire de Philadelphie récemment arrivé fut contraint de se remettre en mer, n'ayant seulement à bord que deux gallons d'eau pour chaque homme. Dans le même port, un des capitaines de notre ville, eut son canot mis en pièce.



Le 17 de Septembre, le stage de l'Ouest de Baltimore fut arrêté par une garde armée, à environ deux milles de cette ville ; il arriva environ à huit heures du soir. Il y avait une auberge à une portée de pistolet de là, mais l'aubergiste refusa de recevoir les voyageurs au nombre de douze. Ils furent retenus sur la route pendant toute la nuit sans autre abri que le stage. Le lendemain matin, l'aubergiste, un certain Murray, imbecile inhumain, refusa de leur donner quelque chose, lorsqu'ils envoyèrent demander pour déjeuner. Cependant, deux heures après, il leur accorda un peu de pain, du fromage, du vin, et du cidre, avec quoi ils dînerent au milieu du chemin. Ils demeurèrent dans cette situation jusqu'à l'après midi, ce qui fit dix huit heures. Un

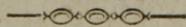
capitaine de la marine Française avec son épouse, et plusieurs autres Français étaient du nombre des passagers.



Un respectable citoyen de Philadelphie quitta la ville, le 17 Septembre, dans le dessein de rester à Long-Island, jusqu'à la cessation de la maladie. Il tomba malade en route, et fut arrêté dans son voyage près de Newark ; il prit un logement chez le capitaine Littel près de la seconde rivière. Sur le bruit qui se répandit d'un homme contagieux dans la maison, les voisins s'assemblerent, ils établirent un retranchement de chaque côté de la maison de Littel, ils obligèrent ceux qui habitaient la maison voisine, d'en fortifier la renfermerent aussi dans les retranchemens. Le chemin et la rivière passent devant la porte de Littel, le premier fut entièrement barré par le retranchement dont l'extrémité aboutissait à la rivière. Il y avait une église à la distance de cent verges, où le service divin fut interrompu par la crainte, pendant trois ou quatre semaines. Les voyageurs firent un détour de plus d'un mille pour éviter le danger.

Enfin le malade mourut, et son fils âgé d'environ neuf ans, fut obligé de remplir envers lui les derniers et tristes devoirs. Le retranchement resta encore pendant dix jours après sa mort, pour savoir positivement si sa famille avait ou non attrapé la maladie.

Je dois à la justice d'ajouter, qu'on ne leur laissa manquer d'aucune des choses nécessaires. Ils furent avertis, de mettre par écrit sur un papier ce dont ils avaient besoin et de jeter ce papier par dessus le retranchement. Des personnes avaient été préposées pour leur fournir tout ce qu'ils demanderaient.

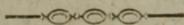


Une fille adroite, partie récemment de Philadelphie, se joua bien complètement du sentinelle placé près de Bordentown ; elle lui demanda d'un air fort inquiet, comme si elle eut craint d'aller dans cet endroit, " si la fièvre jaune n'était pas dans la ville ? " " Non, " répondit la sentinelle, " vous pouvez y aller avec autant de sûreté que dans votre propre maison. " Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle continua son chemin.

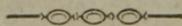
Un Philadelphien perdit son enfant de la tièvre dans une petite ville près de cette capitale, et alla pour l'enfévelir ; à son retour il trouva tous ses effets au milieu du chemin, et les portes fermées ; il ne pût par aucuns moyens se les faire rouvrir.



Pendant qu'on se servait de gaudron comme d'un des preservatifs divers qu'on avait imaginé, un garçon voulut se garantir aussi bien pour la nuit que pour le jour ; en conséquence il s'attacha au col une corde gaudronnée, qui en faisait deux fois le tour, et il se boutonna ensuite son collet avec quelque difficulté. Il se reveilla la nuit à moitié suffoqué, et ayant le visage absolument noir. On peut dire de lui avec justice, qu'il s'est presque étranglé dans l'intention de se sauver la vie.

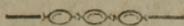


Un negociant de Philadelphie qui avait été absent pendant plusieurs semaines, revenait dans cette ville dans la seconde semaine de Novembre, sur ce qu'on lui avait dit que le danger n'existait plus. Il rencontra un homme venant de Philadelphie, et il s'informa naturellement de l'état des choses ; l'autre lui dit qu'un faiseur de bières qui avait été employé par le comité de secours pour les malades, avait éprouvé pendant deux semaines précédentes une telle diminution dans les demandes qui lui étaient faites, qu'il lui restait une grande quantité de cercueils ; mais que la mortalité avait de nouveau repris avec tant de fureur, qu'il les avait tous vendus, et qu'il avait sept ouvriers occupés jour et nuit. L'habitant de Philadelphie fut tellement allarmé de ce rapport, qu'il s'en retourna avec sa famille, pour attendre une occasion favorable.



Un matelot ivrogne couché dans la rue, dans les faubourgs du nord, et endormi depuis quelques heures, fut supposé par ses voisins, être mort de la contagion. Mais ils étaient trop effrayés pour faire un examen sur sa personne. Ils envoyèrent au comité, à l'hôtel de ville, pour demander un chariot et un cercueil ; le charretier le prit par les talons, et allait le mettre dans la

biere; mais ce maniemment brusque le reveilla, et ouvrant ses yeux, il lui demanda ce qu'il faisoit là. Le charretier saisi de frayeur, le laissa tomber, et s'enfuit comme s'il avoit eu un revenant à ses trousses.



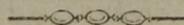
Un lunatique atteint de la fièvre maligne, fut conseillé par ses voisins d'aller à Bush-hill, il y consentit, et se mit dans le chariot; mais changeant bientôt de volonté, il parvint à se glisser par terre sans être apperçu du charretier; celui-ci l'instant d'après, l'ayant trouvé de manque, et le voyant loin de lui qui s'enfuyait, tourna son cheval de son côté, et se mit à trotter fortement après le fugitif; l'autre doubla le pas, et le charretier de faire galloper son cheval; mais l'homme tourna un angle, et se cacha dans une maison, laissant le charretier ébahi, qui s'en retourna raconter sa burlesque aventure.



Il y a plusieurs exemples de charretiers, qui à leur arrivée à Bush-hill voulant décharger leurs chariots, les ont, à leur grand étonnement, trouvés vuides.

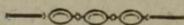


Une femme dont le mari étoit mort, s'opposa à ce qu'on l'ensevelit dans un cerceuil que lui avoit procuré un de ses amis, sous prétexte qu'il étoit trop grossier et trop commun. Elle en acheta un autre élégant et d'un grand prix, et ferra le premier dans sa cour; elle mourut elle-même une semaine après, et fut enterrée dans ce même cerceuil qu'elle avoit dédaigné.

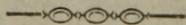


La femme d'un homme qui restoit dans Walnut-street, fut attaquée de la fièvre maligne et abandonnée par les medecins; le mari l'abandonna aussi, et sortit la nuit suivante de la maison, de crainte de gagner la contagion. Le lendemain matin regardant comme certain d'après l'état désespéré où elle étoit, qu'elle étoit morte, il acheta un cerceuil pour elle; mais il ne fut pas peu surpris, en rentrant dans sa maison, de la trouver parfaitement mieux. Il tomba lui-même malade peu de tems après, mourut, et fut enterré dans le même cerceuil qu'il avoit si précipitamment acheté pour sa femme, qui vit encore.

On croirait que le pouvoir du dieu d'amour a dû cesser de s'exercer au milieu des scènes de douleur telles qu'en offrait Bush-hill. Mais nous voyons que son empire s'est fait ressentir en ce lieu, avec autant de force que partout ailleurs. John Johnson et Priscilla Hicks, deux malades que s'étaient rétablis, et qui servaient à soigner les malades, furent réciproquement epris de leurs charmes, et ayant obtenu la permission de s'absenter pendant une heure ou deux, ils vinrent en ville le 23 de Septembre, se joignirent par les liens du mariage, et retournerent continuer leurs travaux à l'hôpital. Il se fit un grand vuide sur les registres de l'himenée ; car il n'y eut aucune événement de cette espèce, jusqu'au 5 de Novembre, que Naffy, mulâtre Portugais, épousa Hannah Smith, jeune fille Allemande, qui, ainsi que lui, était employé comme garde-malade.



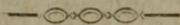
L'établissement de la police à Philadelphie paraît d'un grand avantage, si nous en jugeons par le fait suivant. Nonobstant l'absence des magistrats, et la valeur immense des propriétés abandonnées à la merci, au milieu des frayeurs des propriétaires, et des morts de ceux chargés d'en prendre soin, il n'y eut seulement que deux vols commis. Un vol fut tenté, mais les voleurs furent découverts, et pris. Un déterminé coquin, d'un état voisin, forma avec quelques nègres, le complot de piller les maisons. C'était un maître frippon, il avait fait un plan complet, et s'était fait de nombreux associés pour exécuter plus facilement son projet. Cependant, il fut bientôt pris, et sa bande dispersée.



La prison de Philadelphie est sous une administration si parfaite, que la maladie ne s'y est manifestée que dans deux ou trois circonstances seulement, quoiqu'en général les maux contagieux soient plus fréquentes dans ces séjours de la misère. Dans le tems où la fièvre jaune regnait avec le plus de fureur dans la ville, il y avait dans la prison, cent six soldats et matelots Français détenus par ordre du consul de cette nation ; en outre il y avait quatre-vingt criminels, vagabonds, ou prisonniers

pour dettes ; toutes ces personnes, à l'exception de deux ou trois, se maintinrent parfaitement exemptes de la contagion. Plusieurs circonstances concourraient à produire ce salutaire effet : les personnes renfermées sont fréquemment nettoyées par l'usage des bains froids. Elles sont constamment employées au travail, les vegetaux forment une partie considerable de leur nourriture, la cour est ornée par une riante vegetation. Beaucoup d'entr'eux etant occupés à tailler la pierre, l'eau qui court continuellement, entretient l'atmosphere dans un etat de fraicheur, au lieu que les habitans de Philadelphie sont presque sans cesse brulés par une chaleur continuelle. Elijah Weed, le dernier geolier, fut atteint de la maladie en ville, et mourut dans la prison sans l'avoir communiquée à aucun de ceux qui y etaient renfermés. J'espere que l'on m'excufera de payer un tribut à la memoire de cet estimable citoyen, dont l'administration de la geole, et les efforts courageux sont parvenus à executer dans cette institution, la plupart des regles qui d'après les experiences heureuses faites en Angleterre, prouvent que les prisons peuvent aisément être convertie de cloaques de depravations et de misere humaine, en des maisons de reforme et de perfection. Desorte qu'au lieu de rendre l'oïsis vagabond, qui a été arreté sur le simple soupçon, ou qui manque d'amis pour le proteger, endurci dans la crime, et inclin à la rapine et au vol, le scelerat et l'homme abandonné peuvent se corriger à un tel point, qu'après cette reforme, ils peuvent devenir des membres utiles à la societé. Nous devons, pour l'honneur de l'humanité, dire ici, que quelques-uns des criminels de la geole, à qui une partie du tems de leur reclusion avait été remis en recompense de leur tranquillité et de leur bonne conduite, se sont volontairement offert comme gardes-malades pour le service de Bush-hill, et se sont en cette qualité conduit avec la plus grande fidelité. Parmi eux il s'en trouvait qu'on regardait autrefois avec justice, comme des coquins endurcis et abandonnés, effet que l'ancien systéme produisait ordinairement sur tous les prisonniers qui restaient quelques semaines dans les geoles. D'après le même

système expéditif, la vie de ces hommes était donnée en expiation à la société pour l'injure qu'ils lui avait fait ; c'est-à-dire, en propre termes, que parceque la société avait souffert un tort par la rapine, il fallait lui en faire souffrir un autre par la loi. Mais par le système actuel humain et perfectionné, ces hommes et un grand nombre d'autres, sont rendus à la société et lui reviennent utiles. Et encore vaut-il mieux, quoique celle-ci soit un peu plus incommode, corriger les hommes, que de les égorger au nom de la loi et de la justice.



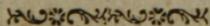
La compassion pour nos malheurs se développa en divers endroits, et les contributions vraiment généreuses que furent offertes pour nous secourir, sont le plus grand honneur à leurs habitans et nous imposent la plus vive reconnaissance. Les habitans du comté de Gloucester, dans le New-Jersey, ont l'avantage d'occuper la première place dans cette honorable nomenclature. Telle fut leur empressement, que dès le 30 de Septembre, ils avaient ramassé une somme considérable, dont ils achetèrent quantité de provisions pour l'usage de l'hôpital à Bush-hill ; depuis cette époque ils ont régulièrement continué leurs secours abondans, deux fois par semaine. Non contents de cela, ils ont fait, et sont encore actuellement de considérables provisions de bois pour le soulagement des pauvres pendant l'hiver. Quelques citoyens de Philadelphie demeurans près de Germantown ont envoyé deux mille gourdes ; d'autres près de Darby en ont envoyé quatorze cents ; on en a reçu de New-York cinq mille ; d'une personne inconnue cinq cents ; du comté de Bucks seize cents ; douze cents du comté de Delaware ; environ cinq cents du comté de Franklin ; de Boston plusieurs articles qui en ont produit près de deux milles ; et de diverses autres villes et personnes des secours aussi généreux et aussi honorables.



Il y avait une grande analogie entre l'état de Philadelphie et celui d'une armée, vers la fin d'Août jusqu'à la mi-Septembre. Lorsque les dangers étaient médiocres, et qu'ils pouvaient être évités facilement par une con-

duite prudente, une terreur universelle paralisa les facultés du peuple, la fuite et sa propre conservation semblèrent fixer exclusivement l'attention d'un grand nombre de nos citoyens; précisément comme une armée de recrues, chaque souffle du vent l'épouvante, les bruits les plus vagues sont écoutés en tremblant et avec frayeur; chaque arbre est pris à une certaine distance pour un ennemi redoutable auquel ils sont prêts de rendre les armes et de se rendre eux-mêmes à discrétion; mais lorsque le cliquetis des armes et le bruit du canon les ont familiarisés avec le métier terrible de la mort, la phalange intrépide reste immobile, ses rangs sont enlevés, et la mort s'avance à grands pas pour terminer ce qu'on appelle faussement leur glorieuse carrière. Il en a été de même ici. Vers la fin de septembre et au commencement d'octobre, époque où les horreurs de la scène allaient toujours en croissant, et pendant laquelle on enterrait chaque jour cinquante à cent personnes, le peuple fit usage de préservatifs, comme le vinaigre des quatre-voleurs, les cordes gaudronnées, l'ail, les sachets de camphre, les phioles odoriférantes, etc. etc. et il arriva alors qu'il prit un courage mâle, tempéré par la gravité et la sérieuse mélancolie qui convenaient à une scène si terrible.

Un ami à qui j'ai communiqué cette idée, a voulu en rendre raison d'une autre manière; il dit, que ceux qui furent effrayés dans le principe, prirent généralement la fuite et laissèrent ceux qui avaient une constitution d'esprit plus robuste. C'est une erreur, puisque beaucoup de ceux qui, dans le principe, ont donné les plus grands exemples de l'empire que pouvait exercer la terreur, se sont, dans les derniers tems, conduits avec le courage le plus exemplaire.



Me permettra-t-on de porter la critique sur ceux qu'un zèle mal entendu a porté, durant les périodes les plus terribles de la maladie, à remplir quel-

quelques-unes de nos églises, et à faciliter par là l'œuvre de destruction de notre impitoyable ennemi. Sur ceux qui craignant que des prières et des adorations faites dans leurs maisons ne trouvassent pas accueil devant la divinité, se rassemblaient dans des églises remplies de corpuscules d'air contagieux, ou à chaque respiration, ils avalaient des miasmes dangereux? J'attribue, avec confiance, à cette seule cause, une grande partie de la mortalité, et il est à remarquer que ces congrégations dont les lieux d'adorations ont été le plus fréquentés, sont celles qui ont souffert le plus cruellement. Les hommes ne voudront-ils jamais acquérir la sagesse? Sommes-nous encore à savoir que le suprême architecte du ciel et de l'Univers ne demande pas des temples élevés par la main des hommes? Que d'aller dans un endroit de prières, au mépris de la loi suprême de sa propre conservation, gravée en caractère inéfacables par la main divine, dans le cœur de toutes ces créatures, ce n'est pas s'acquitter du tribut d'adoration dû à l'ouvrier et au conservateur de l'ouvrage? Qu'un cœur humble et paissible est le temple dans lequel il se plaît à être adoré? Je n'espère pas beaucoup de l'effet de ces vérités, mais j'espère que les funestes leçons données à quelques-unes de nos congrégations, averti à ce sujet par une mortalité hors de toutes les proportions de leur nombre, servira d'avis pour tous les tems à venir, dans des circonstances aussi critique (1).

(1) Ce paragraphe, quoique éronné, est conservé, et voilà une occasion que j'embrasse avec plaisir de reconnaître la méprise que j'ai faite. D'après un examen des registres mortuaires, il paraît que ces congrégations qui ont régulièrement fait des prières religieuses n'ont pas perdu plus, et quelques-unes moins que leurs proportions habituelle. Dans une année finie le 31 Juillet 1793, les Luthériens Allemands enterrèrent plus d'un sixième de tous les morts de Philadelphie; les Allemands réformés un quinzième; les Quakers un dixième, et l'église de Sainte-Marie un huitième. Depuis le premier Août jusqu'au 9 Novembre 1793, le nombre des

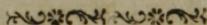
Quelques-uns de ceux qui sont restés dans la ville, ont été, par des raisons difficiles à justifier, dans l'habitude de reprocher à ceux qui avaient fui, d'être aussi criminel que des déserteurs qui avaient abandonné leurs postes (1); je crois au contraire que comme la nature de notre gouvernement interdisait de mettre en usage les mesures arbitraires, qui, dans des pays despotiques, eussent arrêté le mal dans son origine, c'était un devoir à chacun d'éviter le danger suivant que les circonstances et sa position le lui permettaient. En outre, les effets de la désertion étaient salutaires (2). La sphère de l'action du mal se trouva resserrée: Deux ou trois maisons vuides coupaient les progrès de la contagion, et comme elle a lait lentement, mais sûrement en parcourant les rues, cela a sauvé probablement les voisins de ses ravages. Nous aurons long-tems à déplorer la perte énorme que notre ville a éprouvée, en étant privée d'un si grand nombre de citoyens estimables: et si les 17000 qui ont fui, fussent restés dans la ville durant la maladie, et qu'ils eussent souffert une perte analogue à celle de ceux qui sont restés, au lieu de 4000, nous en eussions perdu environ 6000, et peut-être aurions-nous à regretter

morts parmi les Luthériens Allemands, n'a pas été tout-à-fait d'un sixième; il a été parmi les Allemands réformés d'environ d'un sixième; parmi les Quakers d'un onzième; et dans le cimetièrre de Sainte-Marie, d'un sixième. Ces congrégations sont celles auxquelles j'ai fait allusion dans mes observations ci-dessus.

(1) Si ces personnes là sont coupables d'un crime, il porte avec lui sa propre punition; car je suis pleinement convaincu, que ceux qui étaient absents, et en proie à l'anxiété causée par les bruits effrayant qui se répandaient, ont autant souffert que ceux qui sont restés dans la ville.

(2) Peut-être que si tous nos citoyens fussent restés, la famine eut été ajoutée à notre calamité. Au lieu que les marchés furent abondamment fournis pendant tout le tems; même les prix n'excédèrent pas en général de beaucoup leur cours ordinaire dans la même saison.

dans ce nombre, un autre Clow, un autre Cay, un autre Siens, un autre Dunkin, un autre Strawbridge, hommes d'un grand mérite dont la perte sera longtemps sentie. Un Prumington, un Glentworth, un Hutchinson, un Sargeant, un Howell, un Waring, hommes doués par la nature du savoir le plus éminent; un Fleming, un Graffl, un Sproot, hommes d'une vertu et d'une piété supérieure; un Wilson, un Adgete, un Baldwim, un Carroll, un Tomkins, un Offley, citoyens du plus estimable caractère. Que ceux qui ont resté, *fixent leurs amis depuis longtemps absens*, qu'ils les regardent comme préservés de la mort par leur fuite, et qu'ils se réjouissent de les voir revenir en santé et à l'abri de tous les dangers; que ceux qui sont absents reconnaissent les efforts de ceux qui ont conservé leurs héritages; qu'ils réunissent tous leur plus grande vigilance pour prévenir le retour de ce fléau destructeur, par l'attention la plus scrupuleuse, à nettoyer et à purifier notre ville si cruellement châtiée. Et joignons nos actions de grâces envers cet Etre suprême, qui a arrêté, lorsqu'il l'a voulu, l'orage de la vengeance prêt à nous écraser après s'être joué de tous les efforts humains.



Comité pour le secours des malades et des malheureux, nommé par une assemblée des citoyens de Philadelphie, convoquée dans les papiers publics le 15 Septembre 1795.

Président.

Mathew Clarkson.

Secrétaire.

Caleb Townes.

Trésorier.

Thomas Wistar.

Directeurs de l'hôpital de Bush-hill.

Stephen Girard.

Peter Helm.

Comité des orphelins.

Israel Israel.

John Letchworth.

James Kerr.

James Sharswor. *Comité des comptes*

Comité de distribution.

Israel Israel. James Sharswood.

John Haworth. John Conelly.

James Swaine.

*Comité de la publication
des lettres.*

Mathew Carey.

Thomas Savery.

James Kerr.

Caleb Lownes.

Jacob Witman.

Mathew Carey.

John Letchworth.

James Sharswood.

Membres décédés.

Samuel Benge.

*Distributions des
secours.*

Andrew Adgate.

Henry Deforest.

S. D. Sargeant.

*Inspecteur des enterre-
mens et du transport
des malades.*

Daniel Cffley.

Joseph Inskéep.]

Samuel Benge.

Comité supplétoire nommé le 14 Octobre.

Samuel Coates, président.

John Oldden, secrétaire.

Fauxbourg du Nord. John Etries.

William Peter Spragues. *Depuis Race jusqu'à*

William-Gregory. *Arch Street.*

Jacob Witman.

James Swaine.

Thomas Willis.

Joseph Burns.

Daniel Dawson.

George Forepaugh.

Peter Thomson.

Casper Snyder.

Thomas Allibone.

Peter Smith.

Lambert Wilmer.

Vine Street jusqu'à Race *Depuis Arch jusqu'au*
Street. *Marché.*

Richard Whithead.

William Sansom.

Joseph Kerr.

Justinian Fox.

Amos Wickersham.

De Spruce à Pine.

*Depuis le Marché jus-
qu'à Chesnut.*

Samuel Pancoast, jun.
John Woodside.
Levi Hollingsworth.
William Watkins.

Arthur Howelle.
Alexander Cochran.
Thomas Dobson.

De Pine au Sud.

*Depuis Chesnut jus-
qu'à Walnut.*

John Wood.
Adam Brittle.
William Eckard.
Thomas Dicksey.
Fergus M'Elwaine.

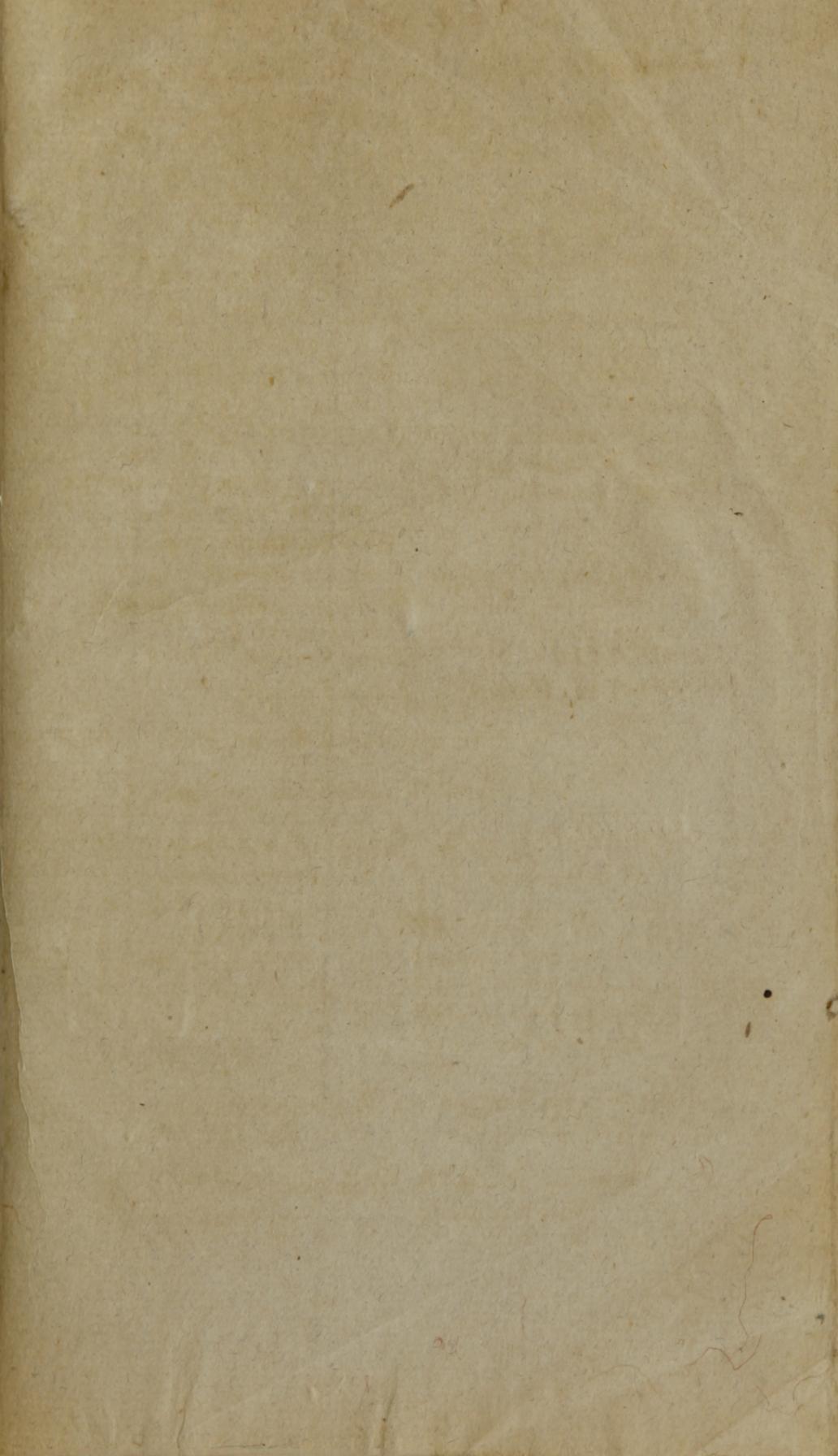
Jeremiah Paul.
James Cummins.
Casper W. Morris.
Thomas Castière.

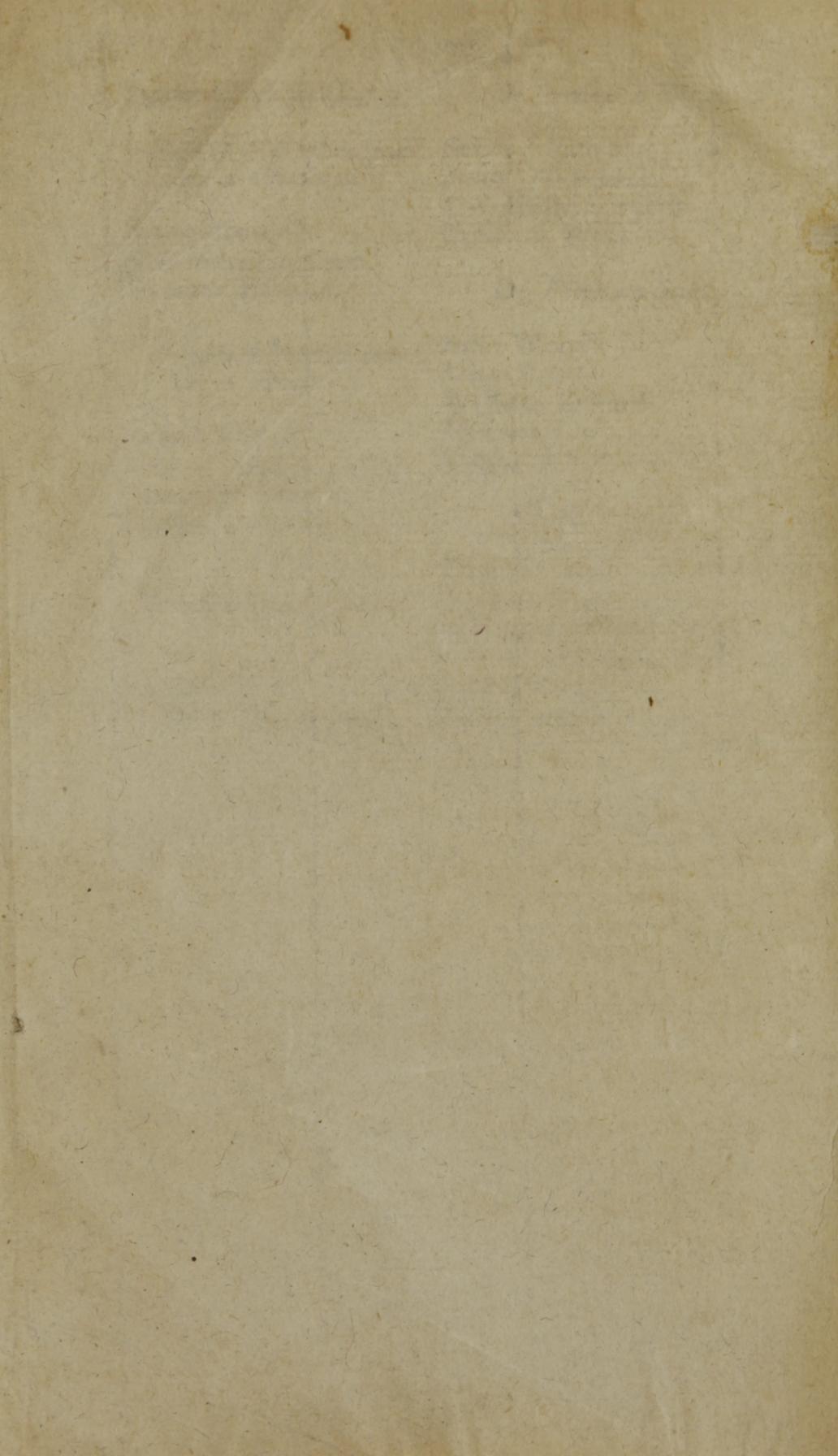
South Wark.

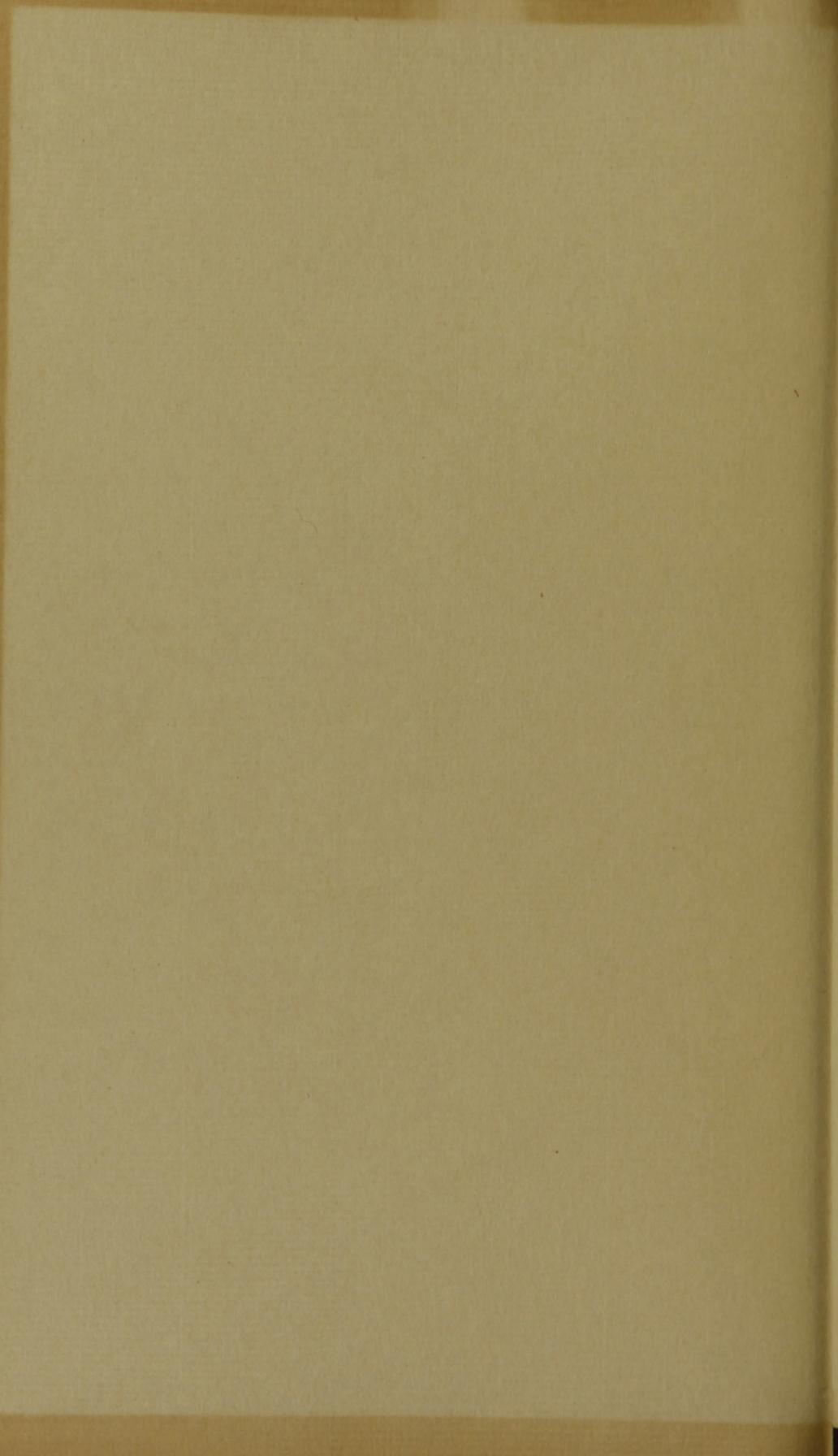
De Walnut a Spruce.

William Innis.
Richard Mosely.
William Robinson, Sen.
John Grantham.
John Savadge.
John Pateson.

George Rutter.
Benjamin W. Morris.







Med. Hist.

WZ

270

C275sF

1794

C.2

